DLP 02-2-09006528

LE 18e DU MOIS

ISSN 1259-9034

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES-PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS - N° 158 - FÉVRIER 2009 - 2,30 EUROS

Du côté des bébés : nos crèches

Petit tour d'horizon sur les modes de garde des bambins : les chiffres, la Maison de l'enfance et autres lieux consacrés aux moins de trois ans.

"L'arabe du coin", des portraits de nos épiciers préférés

(page 7)

Christian Adnin

À l'épicerie *Les raisins d'or*, rue Marcadet, la femme du patron Hassan et son neveu.

Histoire : Boris Vian cinquante ans après *(pages 18 - 19)*

Lieux : Les Trois Baudets, boulevard de Clichy, réouverture en février *(page 23)*

Marché Saint-Pierre : interdiction de protester *(page 3)*

Au tribunal pour avoir vendu l'Huma-dimanche au marché Dejean *(page 5)*

Une histoire d'esclavage moderne *(page 10)*

Le funiculaire encore arrêté en mars et avril *(page 11)*

Fermeture la nuit du square Léon *(page 12)*

Espoir 18 au service des jeunes de La Chapelle *(page 14)*

Hôpital Bichat : on y gèle *(page 15)*

L'Alambic-Comédie : un théâtre au Simplon *(page 17)*

Le bulletin d'abonnement est en page 2.

D1 Jul JO 3273

93 rue de la Chapelle

Marcel Rousval, président de l'*Association des locataires du 93 rue de la Chapelle*, nous transmet la copie d'une lettre adressée au PDG de leur bailleur, *La Sablière*, au sujet de l'avenir d'une aire de jeu en bas de l'immeuble.

«Le projet Paris-nord-est et le protocole entre la SNCF et la Ville de Paris concernant l'acquisition de terrains sur le site *Chapelle international* prévoit la réalisation de logements et d'équipements publics tout près de notre tour avec «nouvel accès à créer», exactement là où existe une aire de jeux - espace vert utilisée par les résidents. La Sablière faisant, à notre connaissance, toujours partie du groupe SNCF, avez-vous été consulté pour éventuellement rétrocéder cette parcelle ? Ce qui est certain, c'est que l'Association des locataires du 93 n'a pas été appelée à donner son avis quant à l'abandon de l'aire de jeux de notre immeuble qui, depuis plus de trente-cinq ans, fait l'objet avec d'autres parties "équipements et accessoires" d'une annexe à notre contrat de bail.

L'important, pour ce qui nous concerne, c'est que l'aire de jeux demeure propriété du groupe SNCF et perdure dans ses usages actuels.» L'association prévient qu'elle se mobilisera pour son aire de jeux.

La Poste, bd Barbès

«À propos de l'article sur la Poste dans votre dernier numéro : au bureau du boulevard Barbès, le 4 décembre dernier, j'ai dû attendre exactement une heure, de 15 h 54 à 16 h 54, avant d'accéder au guichet. Une foule énorme, trois guichets seulement ouverts. En janvier, j'ai dû également me rendre à ce bureau de poste. Je n'ai pas minuté, mais le scénario était à peu près le même.

La direction de la Poste assure qu'elle a limité les attentes à 10 minutes ! Peut-être dans certains bureaux, mais pas dans ceux des quartiers populaires.»

Bernard Lemierre

Au secours !

«Chez Virgin, boulevard Barbès, outre l'entrée principale et les quelques marches descendant à l'intérieur, il y a une porte de plain-pied située juste entre les caisses, marquée comme "sortie de secours" mais aussi comme "entrée et sortie des personnes handicapées". L'autre jour, une dame en fauteuil s'est présentée sur le trottoir devant cette porte. Branle-bas de combat à l'intérieur, vendeurs et vendeuses cherchaient la clef ouvrant cette porte. Introuvable. Il a fallu vingt minutes pour enfin la découvrir et faire entrer la dame.

Bien désagréable pour elle. Inquiétant aussi pour tout le monde : qu'arriverait-il en cas d'incident, de panique ? Normal que cette porte soit fermée, pourtant il serait simple de laisser la clef en permanence dans un tiroir des caisses situées juste à côté de cette porte.»

Jeanne Varenne

RECTIFICATIF

Le nouveau directeur général des services à la mairie du 18e, en fonction depuis fin décmbre, se nomme Didier Vinolas. Nous avions noté son nom à l'oral et l'avions écorché dans notre numéro de janvier. Nous le prions de nous excuser.

PETITES

■ **Docteur en philosophie**, professeur expérimenté **propose cours particuliers**, terminales, DEAU, supérieur. Philo, psycho. Tél. : 06 09 06 10 36.

■ **Atouts Cours** cherche bénévoles pour ses nouveaux cours d'alphabétisation, mar et jeu soir Porte de la Chapelle.Contact : 01 46 07 44 69. atoutscours@noos.fr

■ La **Gymnastique volontaire** vous attend 6 rue Esclangon. Cours de gym d'entretien. Accueil, randonnées, convivialité. Pour optimiser votre capital santé, garder la forme. Tél. : 01 46 27 58 34.

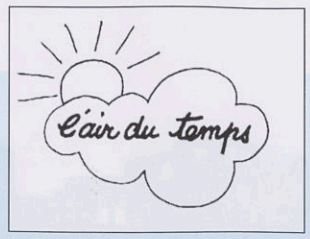
TARIF DES PETITES ANNONCES : ● **Gratuit pour les associations** jusqu'à un **maximum** de **240 signes**. Pour les autres, 9 € jusqu'à 240 signes. Paiement à la commande. ● Au delà de 240 signes, 9 € supplémentaires jusqu'à 480 signes. ● Les commandes doivent nous parvenir pour **le 20 du mois précédant** la parution. ■

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'Association des *Amis du 18e du mois*.

76, rue Marcadet, 75018 Paris. Tél. : 01 42 59 34 10.
dixhuitdumois@libertysurf.fr

Les correspondances sur les **abonnements** doivent être impérativement envoyées par écrit.

● L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Lilaafa Amouzou, Karine Balland, Stéphane Bardinet, Julien Boudisseau, Edith Canestrier, Virginie Chardin, Djimmy Chatelain, Cendrine Chevrier, Michel Cyprien, Claire Dalla-Torre, Paul Dehédin, Florence Delahaye, Dominique Delpirou, Sophie Djouder, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Jacqueline Gamblin, Gérard Gaudin, Florian Gaudin-Winer, Michel Germain, Fouad Houiche, Maïté Labat, Mathieu Le Floch, Pascale Marcaggi, Daniel Maunoury, Noël Monier, Thérèse Nanus, Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Rose Pynson, Sabadel, Vain (Sylvain Gasnier), Marie Valette. ● **Rédaction en chef :** Marie-Pierre Larrivé. ● **Maquette :** Nadia Djabali. ● **Directeur de la publication :** Christian Adnin.



Homme, sweet homme …

Hello Sir ! Il est assis à l'avant du bus, à ses pieds des paquets miniatures, des paquets géants avec des étoiles qui filent, des cristaux de neige qui flottent dans un poudroiement d'or et d'argent. Anglais, très anglais : veste tweed, gilet de laine fine, chemise gris perle ; en face, son épouse et leur petit garçon infiniment blond, infiniment bleu marine et écossais. Le bus s'arrête.

Essoufflée, un peu entre deux âges et en rondeurs, une dame essaie d'avancer. Il se lève d'un bond et d'un léger accent :

«*Voulez-vous vous asseoir, Madame ?*
– Non !»

Elle passe. Il se rassied surpris, lisse sa veste, rassemble ses paquets.

Nouvel arrêt. Nouvelle dame.

«*Voulez-vous vous asseoir, Madame ?*
– Non !»

Et elle passe. Il se rassied décontenancé. Etonnants, ces refus. Pourtant ce geste est naturel. Non ? D'un autre côté, est-ce qu'on ne souligne pas un certain âge ? Et finalement est-ce vraiment si courtois ?

Qu'est-ce qu'elle en pense, l'épouse de l'Anglais ? Rien ! Elle sourit. Lui, il songe. Délicat paradoxe des codes de politesse et de l'éternel féminin. Il sourit lui aussi. Chevalier servant, ses paquets autour de lui. Homme, sweet homme… il en reste encore. Outre-Manche, et parfois même dans le bus qui s'arrête à nouveau.

Deux amies se glissent dans le couloir, celles des après-midi : parce qu'il y a moins de monde, qu'on peut être assis... et qu'on n'a plus vingt ans. Elles regardent les paquets, l'Anglais, le petit lord, l'Anglais surtout. Lui, cette fois, ne parle pas, ne bouge pas. Imperturbable. A travers la vitre, il regarde avec une certaine curiosité la grisaille et le défilé des immeubles. Elles l'observent, elles le fixent en silence. Un soubresaut du bus. Elles s'accrochent à la barre et l'une d'elles désigne alors du menton l'Anglais :

«*Tu crois qu'il se lèverait le British ?*»

Rose Pynson

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !

❑ **Je m'abonne pour un an (onze numéros) : 23** € (attention, nouveau tarif)

❑ **Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 39** €
(23 € abonnement + 16 € cotisation)

❑ **Je souscris un abonnement de soutien : un an 80** € (23 € abonnement + 57 € cotisation)

❑ **je me réabonne pour un an (11 numéros) : 23** € (attention, nouveau tarif)

❑ **Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 39** €
(23 € abonnement + 16 € cotisation)

❑ **Abonnement à l'étranger : 26** €

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

NOM : ..... **Prénom :** .....

Adresse..... .....

..... **e mail :** .....

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : q

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, reclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée **par écrit**. *Merci.*

Marché Saint-Pierre : interdiction de manifester

La justice vient d'interdire à Philippe et Hélène Magdelonnette, licenciés du Marché Saint-Pierre, de venir protester devant ce magasin de tissus au nom de la "liberté du commerce".

Thierry Nectoux (www.chambrenoire.com)

Les deux licenciés brandissant leur banderole... du temps où ils en avaient encore le droit.

La liberté du commerce prime la liberté d'expression pour la justice qui considère qu'on peut licencier des salariés mais qu'ils n'ont pas le droit de manifester. Ainsi vient de statuer le tribunal des référés interdisant à Hélène et Philippe Magdelonette de venir aux portes du *Marché Saint-Pierre*, le grand magasin de tissus de la rue Charles-Nodier, qui les a "remerciés" après respectivement trente-quatre ans et vingt-huit ans de service.

Hélène Magdelonette, vérificatrice de caisse, avait été licenciée le 26 décembre 2005 et son mari Philippe, magasinier, le 2 mars 2006. Ils faisaient, disent-ils, partie d'une "charrette" de remerciement des employés les plus anciens.

Leur licenciement a été reconnu "*abusif*" car "*sans cause réelle et sérieuse*", dès octobre 2006 par le tribunal des prud'hommes. Cela ne leur ouvrait pas droit à réintégration, mais seulement à indemnités, qui furent d'ailleurs limitées alors à sept mois de salaire, très peu au vu de leur ancienneté.

Trop âgés... et trop jeunes

Considérés comme trop âgés pour retrouver du travail mais trop jeunes pour toucher une retraite (Hélène a aujourd'hui 52 ans et Philippe 59), les époux Magdelonette se sont battus et se battent encore pour obtenir une réintégration. Ainsi, ils ont fait appel sur le premier jugement des prud'hommes et ont obtenu le 10 octobre 2008 que leurs indemnités soient multipliées par quatre et couvrent vingt-huit mois. Ils entendent aller en cassation, toujours pour réclamer une réintégration.

11 000 signatures de soutien

Par ailleurs, appuyés par le syndicat *Solidaires* et par un comité de soutien, ils ont entrepris de manifester contre ce qu'ils considèrent comme une injustice. Presque quotidiennement, depuis 2007, ils s'installaient sur le trottoir d'en face, le long du gymnase Ronsard, sous une banderole réclamant leur réintégration, accompagnés parfois par des amis et des militants syndicaux ou politiques qui distribuaient des tracts expliquant leur situation et collaient des affiches.

Par ailleurs, à l'initiative de *Solidaires*, une pétition a circulé qui, à ce jour, a recueilli environ 11 000 signatures de passants et habitants du quartier.

C'est tout cela qu'on leur refuse maintenant.

En effet, la direction du magasin n' a pas supporté ce rappel permanent à sa porte. Elle aurait souvent essayé de les intimider et les a assignés par deux fois en référé pour "*trouble à l'ordre public*". Elle a été déboutée à chaque fois, en juin 2006 puis encore en février 2008. Mais la troisième fois fut la "bonne". Le 19 décembre, saisi en appel du second référé, le tribunal donnait raison aux patrons et décidait que les époux Magdelonette «*ne pouvaient, au nom de la liberté d'expression qu'ils sont en droit de revendiquer, entraver le libre exercice du commerce de leur employeur et même porter atteinte à son image*».

En outre, le jugement reprenait, mot pour mot la requête patronale à savoir : «*interdire aux époux Magdelonnette de :*

- *imprimer ou faire imprimer des banderoles,*
- *déployer ou faire déployer des banderoles devant et aux alentours du magasin,*
- *imprimer ou faire imprimer des tracts,*
- *distribuer ou faire distribuer des tracts de quelque nature que ce soit,*
- *éditer ou faire éditer, diffuser ou faire diffuser des affiches la mettant en cause,*
- *coller et faire placarder des affiches la mettant en cause,*
- *faire signer des pétitions à toute personne notamment dans la rue,*
- *s'adresser au public aux alentours et à l'entrée du magasin pour l'inciter à se rendre chez un concurrent.*»

Pour la liberté d'expression

La cour d'appel (14e chambre) allait plus loin encore. Elle condamnait les époux Magdelonnette aux dépens de la première instance et de l'appel et les condamnait également à payer 1 000 € d'amende à la SAS Village d'Orsel, la société qui gère le magasin.

Le comité de soutien s'élève contre «*ce jugement qui bâillonne de fait toute liberté d'expression... Si ce type de jugement devait se généraliser, les patrons de tout poil pourraient impunément licencier sans même craindre de voir circuler un tract, une pétition, ou de voir une banderole se planter devant leur porte. Nous n'allons pas baisser les bras. Le combat d'Hélène et Philippe qui portait jusque-là sur l'arbitraire patronal prend désormais un sens plus large pour la défense concrète de la liberté d'expression, dont dépend encore chez nous l'existence des luttes*», ajoute-t-il.

Lors d'une conférence de presse, le 20 janvier, à la *Maison verte,* les personnes soutenant Hélène et Philippe et les organisations politiques et syndicales dont le PCF, la LCR, les Verts, la Ligue des droits de l'homme, ont souligné que ces derniers allaient obtempérer, même un éventuel recours en cassation n'étant pas suspensif, mais que le jugement ne s'appliquait qu'à eux et que donc… «*Nous pouvons prendre le relais, venir à leur place, expliquer aux salariés comme aux riverains à quel degré d'intolérance et d'acharnement s'abaisse la direction du magasin*», ont-elles dit, annonçant une mobilisation pour les mois à venir.

Le soutien des Verts et du PC

Évoquant leur «*lutte emblématique*», Sylvain Garel, élu du 18e et président du groupe des Verts au Conseil de Paris, qui a soutenu les Magdelonnette depuis le début a parlé d'un «*contexte grave où on criminalise toutes les formes de protestation tandis que grâce à une justice de classe, un patron-voyou l'emporte au paradis*».

De son côté, Ian Brossat, également élu du 18e et président du groupe communiste à l'Hôtel de Ville, a dénoncé «*le climat actuel de répression du mouvement social*» et «*la logique du rouleau compresseur*», évoquant aussi d'autres récentes affaires comme celle de Lounis, ce militant communiste poursuivi pour avoir vendu l'Huma-dimanche sur un marché (voir page 5).

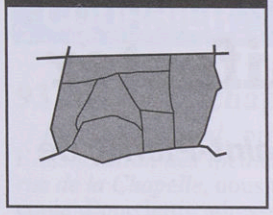
Tous deux se sont déclarés prêts à soutenir une action en faveur d'Hélène et Philippe.

Marie-Pierre Larrivé

❑ Adresse du comité de soutien : collectifdesolidarité@hotmail.fr.

À VOTRE DISPOSITION TOUS LES JOURS

Mimosea
LIBRAIRIE • PAPETERIE
15 rue des Abbesses, 75018 Paris
Tél. 01 42 52 01 55. Fax 01 42 52 71 31



Vikash Dhorasoo : «Je suis très content de rencontrer les jeunes du 18e.»

Depuis le 1er décembre 2008, l'ancien footballeur de l'équipe de France Vikash Dhorasoo intervient auprès des jeunes en difficulté dans quatre quartiers de l'arrondissement (Porte Montmartre, Goutte d'Or, Chapelle et Simplon). Sa mission : analyser les problèmes rencontrés par les 16-25 ans.

En décembre prochain, il fournira un rapport à la mairie de Paris, son employeur. *«Pour l'instant, j'ai un rôle d'observateur. J'ai commencé par assister à diverses réunions avec les acteurs sociaux qui connaissent très bien les enjeux de ces quartier. Mais ce n'est que le début. Je ne suis pas encore très utile»,* précise Vikash Dhorasoo.

Embauché par Delanoë

Aucun rapport direct avec sa carrière de joueur professionnel, achevée en 2007. Ce qui le réjouit. *«Ça m'a flatté que Bertrand Delanoë pense à moi pour cette mission. On me réduit trop souvent à mon passé sportif. Or il n'y a pas que le sport dans la vie. En discutant avec les gens du quartier, je me suis rendu compte que l'art et la culture valorisent vraiment les jeunes.»*

La mairie de Paris l'a embauché en CDD, à mi-temps. Son action s'inscrit dans le cadre de la *politique de la ville*, laquelle vise à lutter contre l'exclusion des populations défavorisées.

«Les jeunes ont des choses à faire valoir mais ils ont souvent l'impression de ne pas être écoutés. Mon rôle, c'est de faire remonter leur parole directement, souligne ce sympathisant de gauche. *Je cherche à savoir pourquoi ils n'utilisent pas les structures qui leur sont dédiées, par manque d'information par exemple. Mais je ne suis pas là pour régler les problèmes de logement ou de chômage».*

Après deux mois de travail, Vikash Dhorasoo, qui par ailleurs s'est reconverti dans la production cinématographique, ne regrette pas son engagement. *«Je suis content de rencontrer les jeunes du 18e. C'est un quartier que je connais, j'ai des copains qui y habitent.Je me sens à l'aise dans beaucoup de milieux et les jeunes le sentent.»*

Et de conclure : *«Même si j'ai habité dans le 16e, je suis restée connecté à ces réalités.»*

Florianne Finet

ARTISANS-COMMERÇANTS

Trouver carrelage à son pied près de Guy-Môquet

À quelques encablures du carrefour Guy-Môquet, un magasin où l'on apprend tout sur la diversité des carrelages et des mosaïques.

Villa Championnet, non loin du carrefour Guy-Môquet, une allée pavée et bucolique conduit à *Championnet Carrelage*, magasin et show-room de 450 m² dédié aux pros et amateurs de carrelage et de mosaïque. À droite, près de l'entrée, des rires fusent : un groupe de clientes venues de province fait son "marché" mensuel de mosaïques multicolores et pierres semi-précieuses destinées à un atelier de créations.

Chevelure brune et yeux pétillants, Orsola Guern est à l'accueil et veille en souriant au bon déroulement des affaires depuis vingt-six ans. Orsola est disponible du matin au soir pour les informations, conseils, ventes de carrelages modernes ou anciens pour toute la maison et elle prend les commandes pour la pose de carrelages à la demande, que la maison assure aussi.

Incollable sur la composition des matériaux, cette belle Italienne est la femme-orchestre de l'entreprise familiale. Habituée à travailler souvent dans l'urgence, elle se souvient du moindre "client carrelage" à la recherche du raccord de carreaux "années 70-80" qu'elle garde dans son immense stock, la réputation de la maison reposant sur la notion de services à une clientèle de particuliers, d'artisans, d'architectes souvent venus au magasin par le bouche-à-oreille.

Classiques et modernes

Comment ça se passe, quand un client vient choisir son carrelage ? «*Il a du mal à visualiser, il se sent perdu. C'est notre rôle de l'orienter, le conseiller.*» On commence donc par lui demander les grandes lignes essentielles de son projet. Le carrelage classique de sol, moderne ou rustique, est composé d'un mélange d'argile et de terre. Quant aux carreaux muraux, ce sont de tendres " biscuits " mêlés de porcelaine. Chaque pays producteur possédant sa propre méthode de fabrication, Orsola veille jalousement sur la provenance (France, Italie, Espagne, les produits venus de Chine étant ici bannis) et la qualité des matériaux.

Pour un carreau de cuisine, remarque-t-elle, «*il faut un groupe résistant car, si vous faites tomber une casserole, il se fissure*». La contrainte n'est pas la même en salle de bains où il existe plus de diversité. On peut y faire des décors ou poser des frises comme celles, jolies, qui courent ici sur les murs.

Davide del Giudice

Orsola Guern et tous ses petits carreaux.

Orsola demande au client les dimensions de la pièce, les choix de couleurs, avant de le guider vers une gamme de beaux produits.

Plus on progresse à l'intérieur de ce vaste show-room, plus on s'étonne. Drôle d'endroit pour un parquet à lames ? Nenni ! Il s'agit d'un marbre imitant le bois à la perfection, la patronne le propose pour les sols et les murs, et même en frises décoratives.

Et parce que le carrelage connaît des phénomènes de mode comme le prêt-à-porter, on notera un net retour aux couleurs vives (vert pomme, rouge baiser) des années 50, mais aussi les nouveaux carreaux grand format (120 x 60 cm) tel cet élégant carreau de ciment, "façon béton" insoupçonnable, décliné en gris anthracite. On s'intéresse aussi à ces jolis verres dépolis enchâssés dans du bois et porteurs de lumière en salles de bains obscures.

Espace mosaïques

Mosaïstes en herbe ou confirmé(e)s, ceci est votre espace ! C'est Noël et "Alice au pays des merveilles" conjugués au quotidien ! Imaginez des milliers de pièces, mosaïques, émaux, pâtes de verres, cérames colorés comme des bonbons acidulés emplissant des dizaines de cartons posés au sol.

Plongez les mains avec volupté dans ces boîtes aux trésors. Faites glisser entre vos doigts ces "bijoux" indispensables à la décoration de mobiliers anciens ou à l'ornement de miroirs, tablettes de salles de bains, plaques de porte… N'oubliez pas les jolis boutons d'origine mexicaine et décorés de cactus ou d'ananas.

La sœur d'Orsola, la charmante Anna, veille sur ces pépites dont on emplit des sacs avant d'aller les peser soi-même, et qui représentent un secteur d'activités en constant développement pour *Championnet Carrelage.* Le stock d'origine qui dormait à la cave il y a plus de vingt ans, est maintenant sans cesse renouvelé. Pour la clientèle venue de Paris, de banlieue, de province, «du monde entier», notamment des pays limitrophes où le choix est limité, Orsola Guern a mis sur pied la vente sur internet, un service, selon elle, «précurseur», en avance sur la concurrence «*qui ne le rattrapera pas*».

On peut manipuler

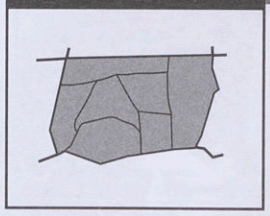
Espace ludique, le secteur "mosaïques" attire également des enseignants et leurs élèves depuis la maternelle, des animateurs de centres de loisirs, voire de centres pénitentiaires, des personnels et patients des hôpitaux, d'organismes de gériatrie ou de rééducation psychomotrice qui viennent s'approvisionner à "la caverne d'Ali Baba".

Les outils (marteline, pointe à tracer, contourneur), propres à la découpe et vendus en magasin, sont tous sécurisés. Les enfants peuvent manipuler la tige de verre sans souci. Et là, juste en-dessous de l'établi, on admire les malachites, les quartz, les améthystes, les turquoises et autres pierres semi-précieuses exposées sous vitrine et en bocaux. Un gros sac de coquillages, comme sorti d'un souvenir d'enfance en bord-de-mer, vient à point nommé confirmer cet enchantement…

Jacqueline Gamblin

❑ 12 villa Championnet (niveau 198 rue Championnet). 01 53 06 80 90.

Cours de mosaïque par professeurs et artistes mosaïstes : téléphoner au magasin.



Le vendeur de L'Huma-dimanche au marché Dejean convoqué au tribunal

Ce qu'on peut appeler "l'affaire Lounis" devient une affaire nationale : il s'agit d'une question de fond touchant à la liberté d'expression.

Noël Monier

Lounis, comme tous les dimanches, au bout du marché Dejean.

Lounis Ibadioune a reçu en janvier une convocation devant le tribunal pour le 18 février. Son crime : il vend *L'Huma-dimanche* à l'extrémité du marché de la rue Dejean à Château-Rouge, chaque dimanche matin. Il y a deux ans, en février 2007, un policier zélé lui a dressé procès-verbal pour "*vente de marchandises dans un lieu public sans autorisation*". Comme il a refusé de payer l'amende de 172 € qu'on exigeait de lui, le commissaire a transmis le dossier au procureur, qui l'a transmis aux juges, et deux ans après.. le voilà convoqué.

Dans le silence...

Si le commissaire et le procureur voulaient faire juger Lounis dans le silence des "petites affaires" (car il s'agit seulement d'une amende), c'est raté. La presse et la télévision ont été alertées. La nouvelle s'est répandue sur internet où, dès le premier jour, en quelques heures, plus de deux cents messages de soutien ont été enregistrés – et ça a continué ensuite. C'est devenu une affaire nationale.

Dimanche 25 janvier ce n'étaient pas seulement Lounis et ses deux ou trois copains habituels qui vendaient *L'Huma-dimanche* sur le marché Dejean, mais une cinquantaine de personnes venues en renfort. Le 26, le conseil d'arrondissement du 18e a voté à l'unanimité (élus de droite comme de gauche) un vœu demandant au maire de Paris d'interpeller le préfet de police à ce sujet.

Une réunion publique de protestation est prévue le 10 février (48 rue Duhesme). Si par malheur Lounis était condamné le 18 février, on peut prévoir que l'affaire n'en resterait pas là et qu'il y aurait appel.

Car Lounis Ibadioune est dans son droit (voir l'encadré ci-dessous) et il s'agit ici d'une liberté fondamentale. Quelle que soit leur opinion sur le Parti communiste, ceux qui sont attachés à la liberté d'expression devraient s'en préoccuper.

On peut en effet se demander si l'objectif poursuivi par le procureur en cette affaire n'est pas d'amener un revirement de droit, un retour en arrière sur une liberté reconnue.

Pourquoi février 2007 ?

Lounis est connu à la Goutte d'Or. Il a 50 ans, il est ouvrier aux *Nouvelles messageries de la presse parisienne*.

Militant communiste infatigable, de ceux pour qui le Parti passe avant tout, mais souriant, volontiers bavard, serrant la main à tout un chacun. Plusieurs commerçants du marché Dejean l'ont assuré de leur soutien.

Le marché Dejean n'est pas le seul dans le 18e où des militants d'organisations politiques, de droite comme de gauche, et d'associations diverses, vendent des journaux ou distribuent des tracts.

Pourquoi cette affaire au marché de Château-Rouge ? Peut-être parce que les policiers y ont pour consigne de verbaliser les vendeurs et vendeuses à la sauvette, de plus en plus nombreux depuis quelques années. Leur multiplication est due en grande partie à la précarité sociale, mais beaucoup d'habitants considèrent cela comme une gêne. Cependant, pour confondre le vendeur de *L'Huma-dimanche* avec un marchand à la sauvette, il faut vraiment avoir mauvaise vue.

À moins que... Pourquoi février 2007 ? En février 2007, on était dans la campagne électorale présidentielle. Y a-t-il un rapport ? «*On pourrait dire que les flics faisaient campagne à leur manière*», blague le secrétaire de section du PC 18e.

D'autres affaires semblables

Il n'y a pas que l'affaire Lounis. Tout récemment, des militants du *Réseau éducation sans frontières* (RESF), qui tenaient une table d'information le samedi à l'entrée du marché Barbès (celui qui se tient sous le métro), ont été embarqués par les policiers et conduits au commissariat où on leur a dressé procès-verbal avec, là aussi, une amende à payer.

La France, lit-on parfois dans la presse, est le pays des droits de l'Homme. On attend des preuves.

Noël Monier

Ce que dit la loi

L'avocat Denis Langlois rappelle ainsi la loi : «*La vente ou la distribution sur la voie publique de journaux, livres, brochures, tracts et prospectus est libre. C'est ce que proclame l'article 20 de la loi du 29 juillet 1881 sur la presse.*»

Ce qu'on appelle en termes juridiques le "colportage occasionnel" «*est totalement libre, aucune déclaration préalable ou autorisation n'étant nécessaire*». En revanche, «*si l'on veut vendre des journaux de façon* habituelle ou professionnelle, *il est nécessaire de faire une déclaration à la préfecture, la sous-préfecture ou la mairie, selon le périmètre où l'on souhaite exercer son activité* [à Paris, à la préfecture de police]. *Un récépissé est remis* immédiatement et gratuitement... *Ce sont les tribunaux qui, en cas de litige, déterminent si le colportage est occasionnel ou habituel.*»

Mais vendre, durant deux heures dans la semaine, un journal d'opinion ou associatif, sans en tirer aucun bénéfice personnel, ne peut être considéré comme une activité «habituelle ou professionnelle». Il existe à ce sujet un *usage reconnu* depuis cinquante ans et davantage, confirmé par un certain nombre de jugements. ■

SUR L'AGENDA

Nous publions dans cette rubrique des annonces de réunions, expositions, manifestations, qui nous sont communiquées par des associations ou organismes divers.

■ Conseil d'arrondissement, conseils de quartier

Conseil d'arrondissement : Pas de conseil d'arrondissement en février. Prochaine réunion lundi 2 mars, à 18 h 30, en mairie.

Conseil de quartier Charles Hermite-Évangile, jeudi 5 février (19 h), 2 allée Valentin-Abeille (de l'autre côté du périph). Thème : les loyers et les difficultés de paiement.

■ 6 février : Inauguration du *Théâtre des Trois Baudets*.

Réouverture des *Trois Baudets*. Inauguration officielle vendredi 6 février. Portes ouvertes samedi et dimanche 7 et 8 février. Premier spectacle mardi 10 février. (Voir page 23.)

■ 12 au 14 février : L'Écosse à Montmartre

Festivités franco-écossaises à l'occasion du Tournoi des six nations et du match de rugby France-Écosse (voir page 11).

■ 13 février : Forum de l'emploi à la mairie

Forum de l'emploi 2009 vendredi 13 février (9 h à 13 h) au gymnase Ronsard, 2 rue Ronsard. Informations et offres d'emploi dans les transports, l'hôtellerie, les services publics, les services à la personne... Nouveau : un pôle "formations en alternance".

■ 13 février : *George Dandin* à Bretonneau

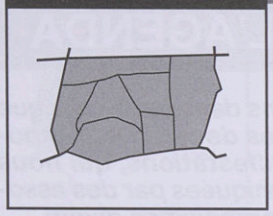
Comedia 18, la troupe de théâtre amateur de *Championnet loisirs*, présente *George Dandin* de Molière, l'histoire d'un riche paysan qui a fait un "beau mariage" et qui se retrouve méprisé et bafoué par son inconstante Angélique. La représentation a lieu vendredi 13 février (19 h 30) à l'auditorium de l'hôpital Bretonneau, 23 rue Joseph-de-Maistre. Réservation : 01 29 42 88 00.

■ 16 au 20 février : Stages à Art-Exprim 18

Stage de sculpture pour les enfants de 8 à 12 ans, du lundi 16 au vendredi 20 février (première semaine de vacances) à Art-Exprim de 10 h à 12 h.
Parallèlement, aux mêmes dates, stage de dessin et de croquis pour les 8-14 ans de 14 h à 16 h.
85 € le stage. Possibilité pour 120 € de cumuler les deux stages.
89 rue Marcadet. 01 42 62 18 08

■ 3 mars : Pour les animations de quartier Goutte d'Or

Assemblée générale du Fonds de soutien aux initiatives des habitants (FSIH) de la Goutte d'Or, mardi 3 mars , salle Saint-Bruno. Il s'agit de préparer l'édition 2009 du concours permettant de subventionner des projets d'animation du quartier et d'aider à leur réalisation.



La Croix-Rouge cherche des bénévoles

Secourisme mais également aide aux démunis, la Croix-Rouge du 18e se bat sur tous les fronts.

Christian Adnin

Monique Tusseau-Ordonneau, présidente de la délégation de Paris 18 de la Croix-Rouge.

Installé au 12 rue du Baigneur, le *Centre Marcel Collet* de la Croix-Rouge Française s'inscrit dans le droit fil des principes du Suisse Henri Dunant (1828-1910), fondateur en 1863 de l'organisation internationale à vocation humanitaire : humanité, impartialité, neutralité, indépendance, volontariat, unité, universalité. Dotée de plusieurs secteurs d'activités (*Boutique du secourisme*, *Vestiboutique*) et d'un projet, en cours, de prise en charge de l'illettrisme, la délégation 18e de la Croix-Rouge cherche des bénévoles.

Selon Monique Tusseau-Ordonneau, présidente depuis deux ans de la délégation locale et initiatrice du projet, le bénévolat était déjà bien ancré dans "l'association des Dames de France", à l'origine de ce centre de Croix-Rouge, et qui s'illustra dans le 18e au cours de la dernière guerre en portant secours aux victimes des bombardements dans l'arrondissement, notamment à La Chapelle.

Côté secourisme, l'organisation dirigée par Pierre Rochette fonctionne avec l'aide de quarante-cinq secouristes bénévoles. Elle assure deux nuits de garde hebdomadaires à la caserne de pompiers Carpeaux et intervient également avec le SAMU. Présents sur les grandes manifestations sportives, les secouristes accompagnent également diverses fêtes locales (Vendanges de Montmartre, fête de Ganesh…). En cas de déclenchement du "plan rouge" interdépartemental, la mission de secours du 18e sera aussi en première ligne.

Secourisme et Vestiboutique

Ouverts à tous, des cours de premiers secours ("les gestes qui sauvent") sont assurés toute l'année par ses moniteurs en sessions de 48 heures (60 €) organisées par la *Boutique de secourisme* des Abbesses, sous la direction de Bernadette Leclercq. Pour les entreprises ou les écoles qui en font la demande, la Croix Rouge du 18e donne des demi-journées de présentation. Selon Monique Tusseau-Ordonneau, une majorité de demandes de formations émanent de jeunes gens ou de parents qui viennent d'avoir un enfant.

Côté *Vestiboutique* (ex-"Vestiaires Croix Rouge"), de l'autre côté de la rue du Baigneur, au numéro 15, c'est le bonheur : qu'on soit modeste ou aisé, on y trouve des vêtements (parfois de marques) alignés sur des portants, des chaussures, des sacs, bref, de quoi équiper toute la famille, de l'aïeul au nourrisson à ultra mini-prix ! Issus des dons des habitants du 18e, les ballots vestimentaires déposés ici sont triés par une quinzaine de Montmartroises bénévoles assurant la permanence du lundi au vendredi sous la responsabilité de la dynamique Danielle Truffart.

On vérifie l'état des vêtements, on étiquette et on vend. On habille aussi gratis les SDF du quartier et les personnes "à gros problèmes", telles celles qui ont vu leurs vêtements partir en fumée au cours d'un incendie. Les linges abîmés sont mis en sacs destinés à Emmaüs pour ses ateliers. Il y a aussi des dons de linge de maison, tels ceux offerts récemment par un hôtel en rénovation.

Convivialité, bonnes affaires

Ici, des dames du quartier en veine de confidences ou en demande d'écoute discrète viennent comme "au club", ce qui permet de dépister parfois de gros problèmes. Il y a aussi des personnes perturbées qu'il faut réorienter, mais la porte est ouverte à tous. Et même s'il s'agit d'une boutique sociale, on y éclate de rire lorsqu'une élégante, habituée des lieux, essayant une paire de chaussures "Vestiboutique" à deux francs six-sous, interroge la bénévole : «*Est-ce que ça va avec mon vison ?*»

La convivialité est de mise et les habitués aiment à s'y retrouver en début d'année, lorsque les bénévoles partagent la galette des Rois.

La directrice aimerait toutefois voir la boutique ouverte plus longtemps dans l'année, pendant des vacances scolaires par exemple.

Le maire, Daniel Vaillant, lui a fait part de son souci, évoquant de possibles catastrophes (incendies, explosions) où l'approvisionnement d'urgence serait bloqué par la fermeture. Néanmoins, Mme Tusseau-Ordonneau demande aux donateurs de ne pas déposer les vêtements dans la rue lors de la fermeture : des vêtements exposés aux intempéries se détériorent et doivent être jetés et les sacs peuvent être fouillés et «*des costumes d'hommes, qui font le plus défaut, disparaître*».

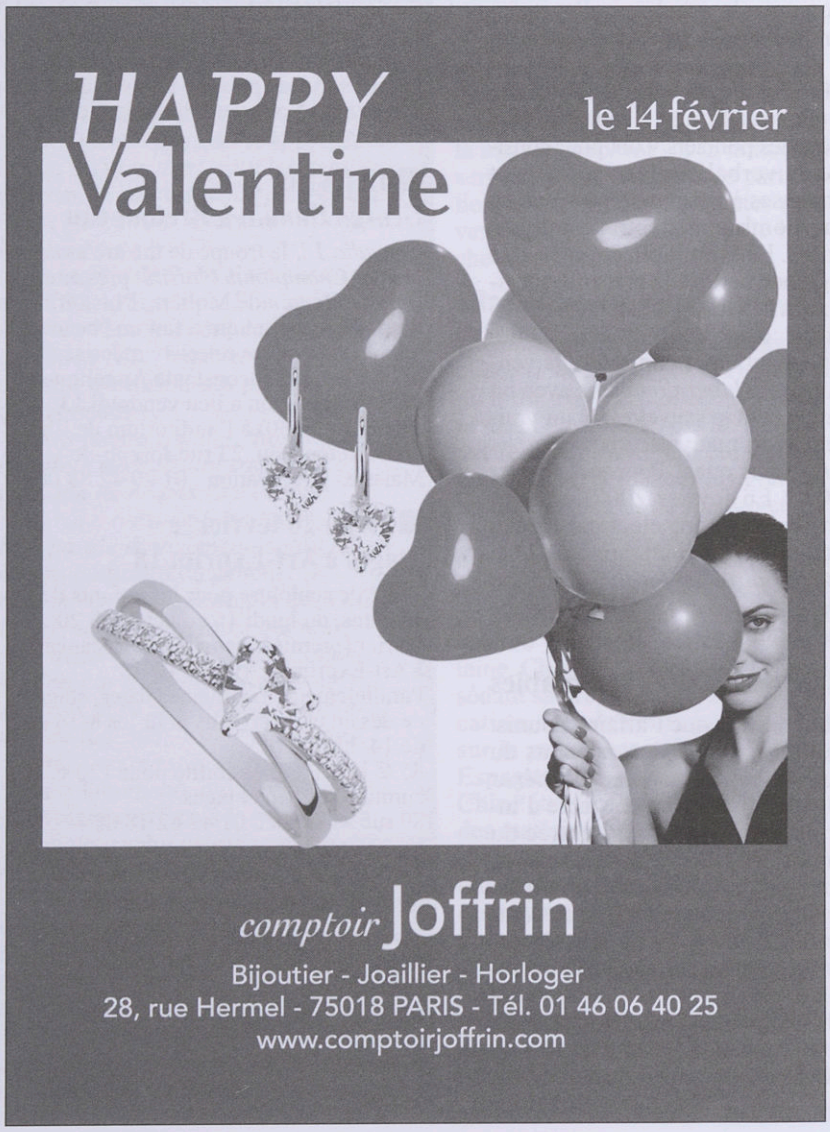
Lutte contre l'illettrisme

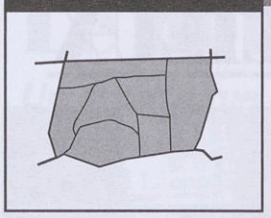
Enfin un projet de lutte contre l'illettrisme devrait débuter bientôt mais il ne compte, pour l'heure, que trois bénévoles. La priorité sera donnée aux personnes déjà connues de la Croix-Rouge du 18e. Des cours de français langue étrangère (FLE) sont également prévus. «*Dans l'arrondissement, nous avons beaucoup de gens qui ont de solides diplômes dans leurs pays d'origine mais occupent un emploi inférieur à leur niveau. Ils veulent maîtriser la lecture et l'écriture du français*», souligne-t-elle. Problème : parmi les formateurs, l'un maîtrise l'italien, l'autre l'anglais, l'autre l'espagnol, alors que la demande des populations srilankaises est majoritaire, précise la directrice, mettant l'accent sur l'urgence du bénévolat. Les dons de livres sont aussi les bienvenus !

Récapitulons. La Croix-Rouge a besoin de bénévoles, essentiellement pour sa "Vestiboutique" et pour la lutte contre l'illettrisme. N'hésitez pas à téléphoner ! Preuve qu'il n'y a pas d'âge limite au bénévolat, l'un des plus anciens adhérents de la section du 18e, Louis Noyer, qui a participé aux secours lors du bombardement de La Chapelle, est toujours membre du Conseil de délégation.

Jacqueline Gamblin

❑ Centre Marcel Collet, Vestiboutique : tél.-fax : 01 42 57 62 57.
Secourisme, 16 place des Abbesses, tél.-fax : 08 21 21 89 89.
http://paris18.croix-rouge.fr
Et aussi : Hôpital psychiatrique infanto-juvénile de jour, 146 av. de Saint-Ouen, et Centre de protection infantile, 145 bd Ney.





Les "arabes du coin", défense et illustration de ces dépanneurs de l'essentiel

Ils ne connaissent pas la crise. Et pour cause : ouverts de 8 h à minuit (parfois bien au delà), le dimanche et les jours fériés, les petits épiciers de quartier, ceux qu'on appelle affectueusement "l'arabe du coin", sont indispensables.

Il y en a des centaines à Paris. Pendant plus de cinq ans, Alexis Roux de Bézieux et Thomas Henriot ont parcouru les épiceries parisiennes à la rencontre de ces «*dépanneurs de l'essentiel*». Des personnages atypiques aux récits touchants, réunis dans un livre-hommage à tous ces hommes «*venus d'ailleurs nous proposer le nécessaire et le superflu* ». Des commerçants qui apportent en prime une présence, une humanité, un sens de la convivialité, parfois derniers remparts contre la solitude des grandes villes.

Les auteurs dressent une douzaine de portraits de ces épiciers, puisés dans divers arrondissements. Ils en ont choisi trois dans le 18e.

Ainsi on y retrouve Ali, dont la vie a basculé le jour de la sortie du *Fabuleux destin d'Amélie Poulain.* Depuis, l'épicerie d'Ali rebaptisée dans le film "la Maison Collignon" est devenue une véritable institution. Il y a aussi Driss, installé rue Lamarck. Ce passionné de littérature n'hésite pas à improviser des débats littéraires avec une poignée d'habitués, parfois jusque tard dans la nuit.

Enfin, Moundir, le Berbère, dont l'épicerie rue de Clignancourt est devenue aujourd'hui un restaurant rapide.

Trois portraits dans ce livre mais notre arrondissement compte tant d'autres "arabes du coin" tout aussi fabuleux. Nous en avons choisi trois autres, nous aurions pu en sélectionner dix, vingt… mais il faut bien se limiter.

❑ *L'Arabe du coin*, d'Alexis Roux de Bézieux (texte) et Thomas Henriot (photos). Éditions Dilecta, 2008, 18 €.

Hassan, Les Raisins d'or, 32 rue Marcadet

J'étais nouvelle dans ce coin du 18e quand je me suis rendu compte que chez Hassan, c'était ouvert jusqu'à 3 h ou 4 h du matin. J'avoue, j'en ai souvent abusé, faisant tout au dernier moment : une salade à 2 h du matin, des yaourts à 22 h 30, des bonbons à 21 h…

Un dimanche de bricolage galère, je lui demande s'il a des pinceaux. Car, c'est bien connu, chez "l'arabe du coin", on trouve tout. Ou du moins, on sait qu'on pourrait tout trouver. C'est sa caractéristique, à l'arabe du coin : potentiellement, on peut tout trouver, une serpillière, une bouteille de vin, du jambon, un citron, des allumettes, des gobelets en plastique…

Le jour donc où je lui ai demandé s'il avait des pinceaux, il a tout simplement quitté son comptoir en me disant "*Attends une minute*" et il est revenu avec des pinceaux… de chez lui. C'est ça, l'arabe du coin : quand on s'entend bien, il est parfois assez gentil pour vous donner un poivron de son frigidaire ou vous prêter ses pinceaux de bricolage.

On se raconte les histoires du quartier, comme toujours. Il est Marocain, comme de nombreux arabes du coin…. Sa femme habitait même déjà le quartier avec ses parents. Alors on discute souvent de la manière dont le quartier bouge et évolue, du trafic de drogue et de la prostitution très présents, et des familles et nouveaux arrivants dans le quartier. Il me raconte aussi ses premières années ici et des images d'un pays que je ne connais pas et qui me fait rêver… Quand je retourne dans mon ancien quartier, je m'arrête pour le saluer. On est contents de se voir.

Marie Valette

Salah, "mini market", 24 rue Hermel

D'emblée, l'étroitesse du lieu invite à la confidence. Car le "Mini market" de Salah est bien plus qu'une épicerie. Installé depuis vingt ans au 24 rue Hermel, notre homme en a vu défiler du monde : les habitants du quartier, les SDF, les noctambules et les touristes de l'auberge de jeunesse d'à côté.

Bien sûr, l'épicerie dépanne d'un carré de beurre le dimanche ou d'une bonne bouteille de vin tard dans la nuit, mais pas seulement. Salah offre aussi son sourire et une oreille attentive. Discret, il écoute patiemment les histoires de chacun sans jamais poser de questions. Comme beaucoup d'habitués, moi aussi, j'en ai passé du temps à picorer des bonbons près du comptoir les soirs de blues, ou pendant les week-ends silencieux du mois d'août. J'ai aussi fêté la coupe du monde de football, dansé au son du raï, partagé un thé à la menthe… comme ça, juste parce que je passais par là ! Mieux, il m'est même arrivé de l'aider à décharger son Estafette après sa virée quotidienne à Rungis.

Là où, chez certains de ses confrères, tout est en vrac, il met un point d'honneur à soigner la présentation et les vitrines. «*Il faut séduire le client*», dit-il. Et pour cela, rien n'est laissé au hasard. Chaque produit est à sa place, scrupuleusement étiqueté et les étagères toujours bien remplies. Derrière son comptoir, des cartes postales de la Martinique, de la Réunion - souvenirs de vacances des clients - mais aussi des photos des amis et du pays, le Maroc d'où il est originaire.

Comme l'épicerie d'Ali (rue des Trois-Frères) qui a connu son heure de gloire grâce au cinéma, Salah est fier d'avoir été le premier à commercialiser en 2005 les fameux sablés de Michel et Augustin. «*Ils venaient toujours acheter leur farine chez moi* », se souvient-il. Un joli coup de pouce qui lui a valu un reportage en "prime time" sur une grande chaîne de télévision. Aujourd'hui, les deux compères ont quitté le quartier mais leur souvenir reste intact. C'est aussi ça la solidarité…

Sophie Djouder

Christian Adnin

Mohamed, épicier au 65 rue Marcadet.

Mohamed, alimentation, 65 rue Marcadet

Momo, c'est une des premières personnes de confiance de ma nouvelle adresse. Presque trois ans plus tard, je connais sa femme et ses enfants, nous avons tous pris le thé ensemble, et on se passe des infos du quartier, des recettes, et des histoires d'école, quand on se voit. Comme tout le monde, je suis allée y chercher des oignons, du couscous, du pain, des bonbons… L'idée de parler de lui dans lme journal a eu l'air de lui faire plaisir, lui qui, incroyablement, malgré nos humeurs changeantes, est toujours aimable et toujours drôle.

«*Dépanneurs de l'essentiel, c'est vrai. Mais moi je me vois plutôt comme un dépanneur du quotidien*», dit-il. Ce qui a l'air de le faire beaucoup rire, «*ce sont les gens qui partent faire des courses, qui se laissent distraire et qui reviennent avec tout le nécessaire, sauf ce dont ils avaient besoin. C'est pour ça que je suis là.*» Souvent les gens s'aperçoivent qu'il est indispensable… surtout au mois d'août, quand il est parti en vacances ! Et le lundi, son jour de repos chèrement gagné, on s'étonne qu'il ne soit pas ouvert.

Un jour, je lui ai laissé mes clés pour une copine chanteuse qui venait habiter chez moi. Pour être sûr que c'était bien elle, il l'a fait chanter dans la boutique !

Mohamed, il a toutes sortes de clients. Vraiment tout le monde vient chez lui, des enfants aux mamies, des gars qui traînent jusqu'à ses collègues commerçants et voisins. L'été 2006, je sortais exprès chercher un litre de lait, de jus d'orange et des bonbons juste pour discuter avec lui et les clients qui se trouveraient là . Je suis restée en contact avec un jeune journaliste au Liban croisé là tous les soirs à la même heure.

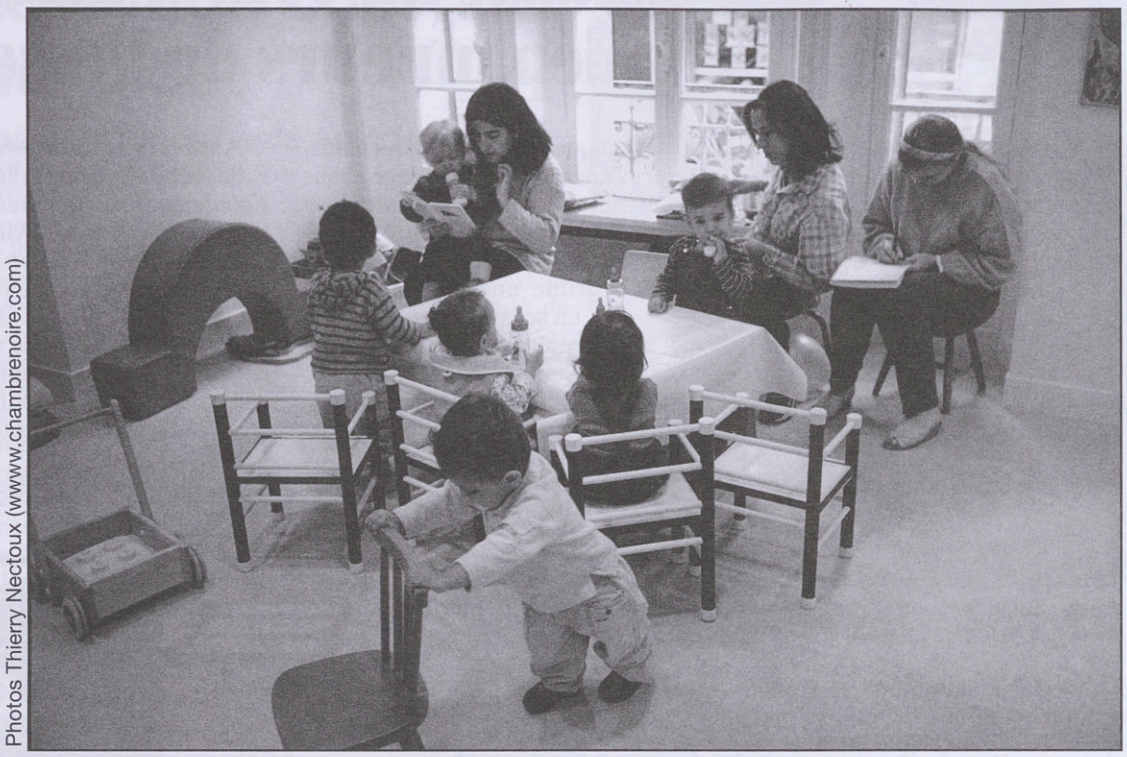
Et c'est un peu lui qui a rebaptisé mon chat, à qui j'avais failli donner un nom de fille en arabe !

M. V.

18e DOSSIER

CRÈCHES, PETIT ÉTAT DES LIEUX

Tour d'horizon sur les modes de garde de nos bébés. Comment les choisir et pourquoi. Les problèmes du manque de places, dans un arrondissement très jeune



Photos Thierry Nectoux (wwww.chambrenoire.com)

Les chiffres

• Combien de places en crèche dans l'arrondissement ?

2 265, dont 1 400 municipales. 635 places nouvelles ont été créées entre 2001 et fin 2007.

• Combien de crèches ?

Il existe dans le secteur municipal 21 crèches collectives, 4 "crèches familiales" (c'est-à-dire travaillant avec des assistantes maternelles à domicile) et 7 haltes-garderies. Dans l'associatif, il y a 10 crèches collectives, 3 crèches parentales et 8 haltes-garderies

Il y a également 4 jardins d'enfants.

• Où s'adresser pour s'inscrire ?

Au service enfance de la mairie, tous les jours de 9 h à midi et de 14 h à 17 h.

• Si on fait une demande, que peut-on espérer ?

Une demande sur trois est satisfaite.

• Quels sont les critères d'attribution ?

En priorité : • les foyers où les deux parents travaillent, • les familles monoparentales, • les parents en voie d'insertion, • les enfants porteurs d'un handicap, • les enfants adoptés, • les grossesses multiples, • les grossesses précoces, • les enfants en danger.

• Qui attribue les places ?

Une commission composée d'une douzaine de membres, avec notamment des représentants des responsables d'établissements, les coordinatrices de crèches, des médecins PMI, des responsables du service enfance et deux conseillers d'arrondissement (majorité et opposition).

Elle se réunit une fois par trimestre.

• Le 18e a-t-il assez de places en crèche ?

Il a un des taux de natalité le plus élevé de Paris (18,7 naissances pour 1 000 habitants contre 14,5 en moyenne (INSEE 2005).

La commission d'attribution de septembre 2008 a étudié 1 700 dossiers pour 57 places. Et en mai dernier 2 200 dossiers pour 685 places.

• Combien de temps faut-il pour construire une crèche ?

Quatre à cinq ans pour une crèche municipale, deux ans pour une crèche associative et une surface minimum de 400 m².

• Dernière ouverture de crèche ?

Le 29 septembre 2008, 66 berceaux dans le nouvel ensemble d'immeubles avenue de la Porte des Poissonniers.

• Pourquoi les travaux de la crèche rue Pierre-Picard sont-ils arrêtés ?

Une nouvelle crèche est prévue de longue date rue Pierre-Picard. Elle devrait enfin ouvrir en septembre 2009 après maintes péripéties. Elle était presque terminée en février 2008 quand l'entreprise qui la construisait a fait faillite. L'estimation des travaux à faire encore a été longue, les réponses à l'appel d'offres ont demandé aussi beaucoup de temps. Il ne reste plus qu'à choisir l'entreprise.

❑ Source : Violaine Trajan, adjointe chargée de la petite enfance à la mairie du 18e.

La Maison de l'enfance

On veut inscrire son bébé en crèche ? Le faire vacciner ? Rencontrer une sage-femme ? Une puéricultrice ? Une assistante maternelle ? Une place en crèche ? Collective, familiale, parentale ? Que choisir ? La réponse est ici, à la Maison de l'enfance.

On est futur parent ou parent d'un bébé, on se pose des tas de questions, on s'interroge sur la grossesse, l'allaitement, un mode de garde adapté, les droits sociaux : une réunion est organisée à cet effet un jeudi après-midi par mois en présence d'une assistante sociale de la PMI, une puéricultrice, une sage-femme, un travailleur social...

Bébé vient de naître, on est un peu désemparée : une puéricultrice peut se rendre à domicile.

On aimerait faire garder bébé par une assistante maternelle, on hésite : une réunion explicative a lieu tous les jeudis matin, animée par une assistante sociale.

Bébé est malade et ses parents n'ont personne pour le garder : une auxiliaire parentale peut venir garder l'enfant à domicile.

La Maison de l'enfance ? Le lieu idéal, qu'on soit futur parent ou parent. Et un privilège d'arrondissement : il y a seulement six maisons de ce type dans Paris. Celle de la rue Duc s'est ouverte en 1991. Fatima Jeulin, sa responsable, est formelle : «*Ici on accueille tout public en quête d'information sur tout ce qui tourne autour de la petite enfance et on vient de créer un réseau info-famille qui permet d'éviter aux parents d'aller d'un service à l'autre.*» Rançon du succès : «*En trois mois, de septembre à fin novembre, 5 079 personnes se sont rendues chez nous et 2 947 nous ont consultés par téléphone*», précise Fatima.

Crèche ou nounou ?

La question centrale, celle que tout parent se pose à la naissance de son enfant : quel mode de garde choisir ? assistante maternelle ou crèche, quel mode le plus adapté, le plus sûr, le meilleur ?

Alors Fatima profite de l'entretien pour combattre quelques clichés : «*Beaucoup de parents préfèrent faire garder leur enfant en crèche. Du coup, on se plaint qu'il y ait une pénurie de modes de garde. Mais nous avons des assistantes maternelles qui ont des places disponibles (en novembre il y avait encore 91 places).*»

La "nounou" n'a pas toujours bonne presse chez les parents : «*C'est une tragique erreur*, s'indigne Fatima Jeulin. *La nounou d'antan, c'est fini, nos assistantes maternelles sont des professionnelles de la petite enfance, formées, suivies.*»

Elles sont 371 à offrir leur service sur l'arrondissement pour un coût mensuel entre 700 et 800 euros. Pour Fatima Jeulin : «*C'est un mode de garde souple et aussi sûr que la crèche.*» La preuve : «*Les assistantes maternelles sont évaluées par un médecin, un psychologue et une assistante sociale. Elles ont une formation de soixante heures avant tout accueil et une formation continue. De plus, elles sont visitées régulièrement par une éducatrice de jeunes enfants. Enfin, un service d'assistantes sociales contrôle les conditions d'accueil et veille à la qualité de l'adaptation. Contrairement à ce que j'entends ici ou là, elles ne sont pas du tout livrées à elles-mêmes.*» Nec plus ultra, le Relais des assistantes maternelles (RAM)) répond aussi à leurs propres interrogations. Histoire quand même que bébé soit vraiment bien gardé !

Edith Canestrier

❑ 2 rue Duc. 01 53 41 36 00. (Métro Jules-Joffrin. Ouvert de 9 h à 12 h 30, et de 14 h à 17 h.

Le doux babil de la Babillo

Un espace rue Boinod, ni crèche ni halte-garderie, pour accueillir les enfants avec leurs parents ou leurs nounous, ensemble.

Quand Léopold est arrivé, il n'a eu de cesse de s'emparer du xylophone avec lequel jouait la petite Sandra. Léopold, qui a 9 mois, ne marche pas encore seul mais on sent chez lui une belle énergie.

Voilà un garçon qui sait ce qu'il veut. La Babillo, il y vient souvent et il aime. Parce qu'il y a de la place pour jouer. Mais cet après-midi-là, il y a des obstacles partout, et sa mère d'abord, qui le ramène sans arrêt vers elle : comment alors s'emparer du xylophone ? Il contourne donc à quatre pattes l'espace de jeux et arrive, tête première, s'apprêtant à dévaler les trois marches d'escalier qui le séparent de Sandra et… du xylophone.

«*Retourne-toi, Léopold, pour descendre les escaliers*», lance Christine Arnaud, la co-fondatrice de la Babillo. Et le gamin se retourne. L'affaire est dans le sac. Sandra s'est détournée du jouet. Léopold s'empare enfin de l'objet de sa convoitise. Gagné.

Cet après-midi-là, un nouveau jouet a fait son apparition : un tunnel de tissu bleu de 2 mètres de long, tenu par des cerceaux. Il attise aussi bien la curiosité des bambins que leur peur de s'y engager. Et ça dure. Certains se penchent et regardent par le trou, d'autres se mettent à quatre pattes et pénètrent de quelques centimètres pour ressortir aussitôt, une fillette tente même de le chevaucher.

Il a fallu l'arrivée de Rodrigue, 3 ans, pour que la peur s'en aille. Rodrigue d'entrée s'engage dans le tunnel et tout le monde suit l'audacieux. S'ensuit une valse frénétique et joyeuse : on entre sous le tunnel, on en sort et on recommence.

Scènes de la vie ordinaire à la Babillo.

Maman parle et moi je joue

C'est un rez-de-chaussée spacieux ouvert sur la rue Boinod, lumineux et confortable. Un lieu d'accueil pour les enfants de moins de 3 ans accompagnés de leurs parents ou de leur assistante maternelle. Ici, on ne demande que le prénom de l'enfant que l'on inscrit sur un tableau. Car ici l'enfant est un hôte. Et il y a tout pour le ravir. Quatre espaces de jeux. Un pour pédaler à loisir, un coin pour jouer à l'eau, des tapis au centre de la pièce parsemés de jouets, un grand tableau pour dessiner.

Aucune contrainte, sauf cette ligne rouge que ne doivent pas franchir les amateurs de bolides, un tablier de plastique pour jouer sans se mouiller, et l'interdiction d'écrire hors les limites du tableau. Quand les interdits sont franchis (et ils le sont), la parole d'un adulte suffit.

Tout autour des espaces de jeux, des canapés, des fauteuils pour "les grands". Ce jour-là, des mères, une femme enceinte, un couple et aussi quatre "nounous" regroupées sur un canapé, les enfants à leurs pieds. La Babillo, en hiver, c'est aussi un peu le square. Avec son heure d'affluence : 16 h 30. Sortie de crèche, de maternelle, de sieste, etc.

C'est vendredi, le jour où officient Christine Arnaud-Tanner, Colette Hochart et Peter Itsvart : trois psychanalystes. Deux femmes, un homme. Même structure aussi les autres jours avec toujours une présence masculine.

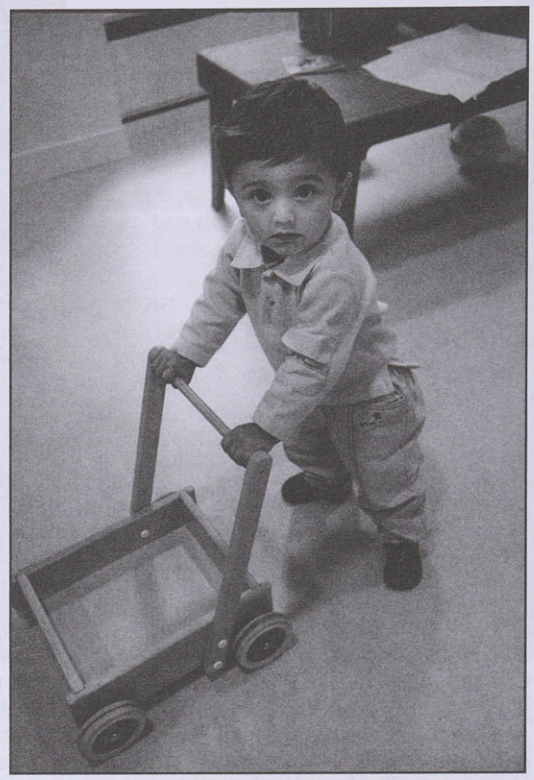
Christine discute avec les assistantes maternelles, Colette avec une maman et Peter promène sa haute silhouette parmi les bambins. Mathias, 2 ans, chevauche sa moto de plastique et franchit allègrement la ligne rouge dès que Peter a tourné le dos. Rappel de l'interdit par ce dernier qui a bien vu le manège : «*Non, Mathias, retourne d'où tu viens, tu sais que tu ne dois pas franchir la ligne rouge.*»

Les enfants de Boinod et… de Dolto

Créée en 2006 par un groupe de dix-sept psychanalystes, la Babillo s'inspire des "maisons vertes" inventées par Françoise Dolto en 1979. Avec ce credo : accueillir les enfants de moins de 3 ans accompagnés de leurs parents, pour une transition vers l'entrée en maternelle. Autant dire, apprendre à se séparer sans douleur.

Colette Hochart : «*On accueille enfant-parents, enfant-nounous, grand-mère ou femme enceinte. Les gens viennent via la PMI, les crèches et le bouche à oreille. La Babillo sert à apprendre à se séparer du parent dans l'espace. On intervient et on accompagne l'enfant dans ce qu'il n'ose pas faire, on tente d'enrichir son rapport au monde.*»

«*Du côté des parents*, poursuit-elle, *on répond à leurs questions, et ils échangent entre eux, et cela aide bien sûr les jeunes mamans à sortir de leur solitude.*» Ajoutons que cela se fait doucement, à mots murmurés. Des questions, des confidences peut-être, mais dans la discrétion d'une conversation.



Pour Christine Arnaud la coordinatrice, «*La Babillo est un lieu accueillant où les enfants peuvent se rencontrer. Nous ne sommes pas rue Boinod par hasard : beaucoup de mamans isolées dans les hôtels sociaux viennent ici,où l'enfant peut se dégager et, au fond, socialiser aussi sa mère.*»

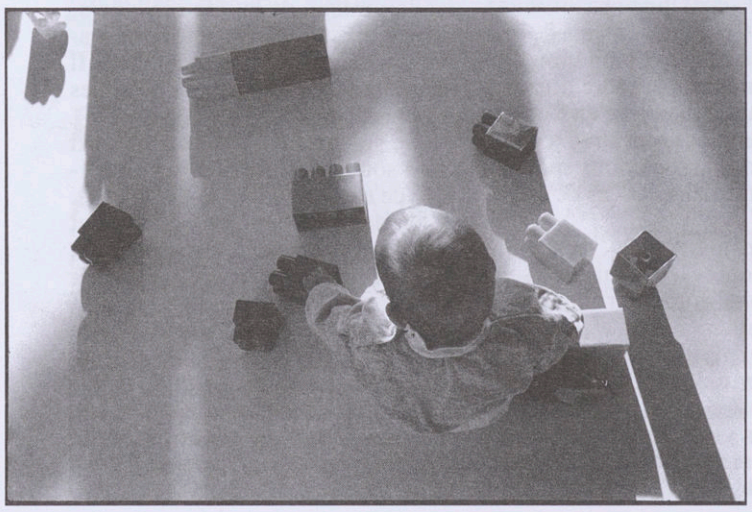
Apprendre à se séparer, ça veut dire quoi ? Ce vendredi-là, la nourrice d'Élodie s'est levée pour aller aux toilettes et en fermant la porte, elle a ainsi disparu aux yeux du bébé. Sans un mot. Ça n'a pas manqué : Élodie s'est mise à hurler de terreur et n'a pas cessé jusqu'à son retour. Scène apparemment anodine. Pas pour Christine Arnaud : «*Quand vous vous éloignez, parlez-lui avant. Dites-lui où vous allez et prévenez-la que vous allez revenir. Même si elle, elle ne parle pas, elle comprend.*»

Des mots donc que l'on adresse à celui ou celle qui ne parle pas encore. À la Babillo, ils servent de paravent à l'angoisse… de la séparation.

Edith Canestrier

❑ La Babillo, 48 bis rue Boinod, métro Marcadet-Poissonniers. Du lundi au vendredi de 14 h à 19 h, le samedi de 14 h 30 à 18 h. Entrée libre et gratuite.

Acidulés et à croquer, une "crèche parentale", 78 rue Marcadet



Acidulé le décor aux tonalités jaune soleil et vert mousse, à croquer les bambins : la crèche parentale du 78 rue Marcadet porte bien son nom, *Acidulés et à croquer.*

La crèche accueille seize enfants de 6 mois à 3 ans. Elle ne prend pas les nourrissons car le local, une ancienne boutique, est petit et tous les enfants mélangés dans le même espace, quel que soit leur âge. Il vaut donc mieux que les plus jeunes sachant déjà s'asseoir et même ramper un peu. «*Tout se passe bien, pas de problème : au contraire, les grands font attention aux petits*», raconte Pauline Curry, maman d'un Antoine allant sur ses deux ans.

Mélanger les enfants, veiller à l'équilibre des âges, des sexes aussi, réussir une vraie mixité, c'est, bien au-delà des contraintes matérielles, un des objectif de cette crèche pas comme les autres, gérée par les parents réunis en association, des parents motivés, disponibles, impliqués, donnant de leur temps, participant au quotidien à la vie d'*Acidulés et à croquer.* Pauline qui, cette année, s'occupe du recrutement des nouveaux (recrutement en mars pour accueil en septembre, environ six places se libérant pour plus de soixante demandes) explique que la motivation et la disponibilité constituent les critères essentiels d'acceptation des candidatures. «*Les parents doivent avoir envie de s'impliquer, de faire fonctionner ce lieu de partage et d'échanges et surtout de s'engager à assurer des permanences d'une demi-journée par semaine, même pendant les vacances, et à suppléer les absences éventuelles des salariés. Il y a donc chez nous beaucoup d'enseignants, d'intermittents du spectacle, de gens pouvant dégager une plage horaire.*»

Les salariés sont six au total dont des jeunes professionnelles en formation. C'est encore une des caractéristiques de la crèche : aider à la formation des jeunes professionnels de la petite enfance. Lieu de travail, lieu associatif, lieu de plaisir pour tous y compris bien sûr les enfants qu'on chouchoute tout en veillant à leur épanouissement.

La crèche est petite bien qu'astucieusement agencée avec des rampes et mini-escaliers de

(Suite page 10)

(Suite de la page 9)

bois ouvragé, mais on peut aussi en sortir. Aux beaux jours, on voit souvent les petits établis sur le trottoir chevauchant leurs petites voitures ou dégustant leurs tartines de nutella assis sur des coussins devant la porte.

Au marché du Poteau

Ils sortent aussi bien plus loin : une fois par semaine, on les emmène aux squares Clignancourt ou Serpollet. Ils vont aussi à la ludothèque rue Ordener, à la bibliothèque Clignancourt le mercredi matin. Ils vont aussi au marché du Poteau voir les fruits et légumes et surtout les poissons, ils adorent. Une fois par an, grande sortie en ville : l'aquarium, un théâtre, la Cité des sciences de la Villette et ses jeux éducatifs pour tout petits…

Pauline donc s'occupe cette année du recrutement. L'an dernier, elle s'occupait des livres et disques. Chaque parent est responsable à l'année d'un secteur : courses, couture, bricolage... Et chacun à tour de rôle est de service repas. Cela revient toute les seize semaines et c'est lui ou elle (dans cette crèche, les papas ont droit de cité et ne s'en privent pas) qui établit les menus avec la cuisinière. «*On a des semaines bios, d'autres pas. On découvre des recettes.... Cette année, une maman japonaise nous a initiés à sa cuisine.*»

Créée en 1982

Acidulés et à croquer est installée depuis 1985 rue Marcadet (une boutique avec sa grande vitrine décorée de peintures réalisées par les occupants du lieu et changeant à chaque saison) mais l'association date de 1982. Elle est née de la volonté de trois couples amis refusant de "consommer" la garde de leurs enfants, déposés le matin et repris le soir et refusant aussi de sacrifier leur métier. Au début, la crèche fonctionnait en appartement avec six enfants. Le local du 78 lui a permis de passe à douze, quatorze puis seize et de prospérer.

Il n'existe que deux autres crèches parentales dans le 18e, *La Chouine* rue Hermel et *Enfances* rue Boucry.

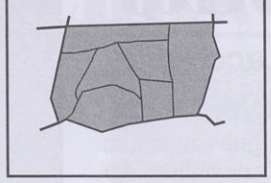
M.-P. L.

Pour des "conseils de parents" dans les crèches

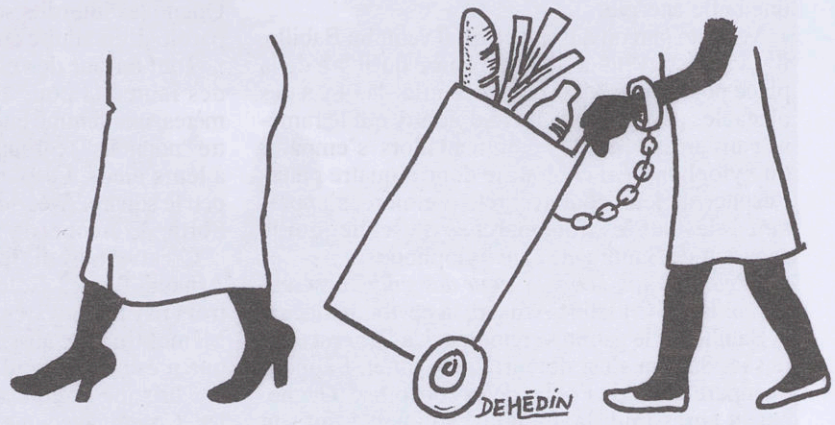
Le conseil d'arrondissement préconise la création de conseils de parents dans les crèches comme il en existe dans les écoles primaires.

Dans un vœu au maire de Paris, il souligne que de telles structures ont été créées à titre expérimental depuis deux ans dans le 19e et le 20e et que le bilan en est très positif : dialogue renforcé, reconnaissance mutuelle des responsabilités, climat de confiance, élaboration en commun de projets d'établissement…

Ainsi les élus déclarent que le 18e se porte candidat pour mettre en place des conseils de parents dès la rentrée 2009.



L'esclavage moderne près de chez nous : l'histoire de Vanina



Il est une réalité trop souvent ignorée mais malheureusement bien présente au XXIe siècle, en particulier en France, pays des droits de l'Homme : l'esclavage. Témoin l'histoire de Vanina, histoire exemplaire qui s'est bien terminée mais qui avait bien mal commencé.

Vanina (le nom a été changé), c'est une jeune fille d'Afrique de l'ouest. Elle avait 13 ans, autant dire une enfant, quand elle a été envoyée par sa famille auprès d'une tante dans le 18e arrondissement. Pour s'occuper d'elle. Au lieu de l'inscrire au collège, cette dernière la fait travailler : en semaine, Vanina fait des ménages chez d'autres gens, et le week-end, chez elle. La mère, au pays, recevra de l'argent. Sans poser de questions peut-être, en tous cas sans stopper le processus.

Vanina s'évade

Sans école, sans amis, mais dotée d'une force de caractère hors du commun, l'été de ses 15 ans, elle ose prendre son passeport et partir : elle se signale auprès d'une association s'occupant de sans-papiers.

Elle fait le relais avec la brigade des mineurs et la Direction de l'aide sociale à l'enfance, qui ne trouvent rien de mieux à faire que de mettre en doute des documents d'identité et de demander une expertise osseuse pour être sûrs qu'elle ne soit pas majeure, parce qu'elle fait plus que son âge… Comble de l'absurde, le *Comité contre l'esclavage moderne* ne peut suivre son dossier, car elle est mineure. Il fait cependant le nécessaire pour débloquer ce dossier.

Placée en foyer, en grande détresse, elle fugue. Heureusement, elle ne fait pas de mauvaises rencontres. Aujourd'hui en sécurité, protégée par les services sociaux dans un autre pays, cette jeune fille débute enfin la vie d'une adolescente comme les autres…

Elle va au collège, elle se fait des amis, elle veut être psychologue. On ne sait pas encore ce qui advient d'une procédure éventuelle contre la tante, on ne connaît pas non plus l'état de la relation avec la mère.

L'esclavage, une réalité

Sans émettre de généralité hâtive, cette histoire dépasse un simple cas particulier : un système d'asservissement domestique existe bien. Dans un cadre intrafamilial, où des jeunes filles sont le plus souvent réduites en esclavage par leur entourage, soit en abusant de la confiance de la famille d'origine, soit qu'elles aient été "vendues".

Des adultes peuvent être aussi réduits en esclavage domestique par leur employeur, qu'il existe ou non des liens familiaux, l'embauche étant apparue comme normale au début.

La femme seule, film documentaire de Brahim Fritah (2004) raconte un cas d'esclavage pris en charge par le *Comité contre l'esclavage moderne* (CCEM). Cette association réalise un travail extraordinaire et unique pour lutter contre l'esclavage domestique. Elle reçoit les signalements (de travailleurs sociaux, de voisins, des victimes…), parmi lesquels certains nécessitent une prise en charge, qui durera le plus souvent plusieurs années. Cette prise en charge ne peut concerner que les personnes majeures. À partir du moment où le dossier est suivi par le CCEM, toutes les procédures nécessaires peuvent être engagées avec son concours. Il informe et conseille également.

Quelle réalité chiffrée ?

Les chiffres du CCEM montrent 164 signalements de cas d'esclavage en France en 2008, contre 334 en 2007. Cela ne traduit pas une baisse du phénomène, mais des signalements plus ciblés. 50 % ont donné lieu à des prises en charge en 2008, contre 30 % en 2007. Les signalements peuvent par exemple correspondre à des situations difficiles, mais qui ne sont pas toujours de l'esclavage, comme l'exploitation d'une personne dans le cadre d'un travail rémunéré, qui relève du Code du Travail. Certaines sont aussi réorientées vers des associations spécialisées, comme dans des cas de prostitution.

Créé en mars 1994, le CCEM dénonce toutes les formes d'esclavage : travail forcé, servitude pour dettes, mariages forcés, ateliers clandestins, exploitation sexuelle des femmes et des enfants. Mais son action s'est concrétisée en France autour des victimes de l'esclavage domestique, jusque-là abandonnées à leur sort. Le CCEM a établi cinq critères constitutifs de l'esclavage domestique : la confiscation du passeport et/ou des papiers d'identité, la séquestration totale ou partielle de la victime, des conditions de travail et d'hébergement contraires à la dignité humaine, la rupture des liens familiaux et l'isolement culturel.

Des procédures lentes

De 1998 à 2006, 482 personnes ont été prises en charge par le CCEM. 80 % à Paris ou en région parisienne. Neuf sur dix sont des femmes. Un quart d'entre elles sont arrivées mineures sur le territoire français. 60 % des victimes sont originaires d'Afrique (dont 60 % d'Afrique de l'Ouest), 24 % sont originaires d'Asie.

42 % des employeurs sont originaires d'Afrique (dont 60 % d'Afrique de l'Ouest), 20 % sont originaires du Golfe Persique et du Moyen Orient, et 20 % sont européens. Sur tous ces employeurs, un sur cinq bénéficie de l'immunité diplomatique.

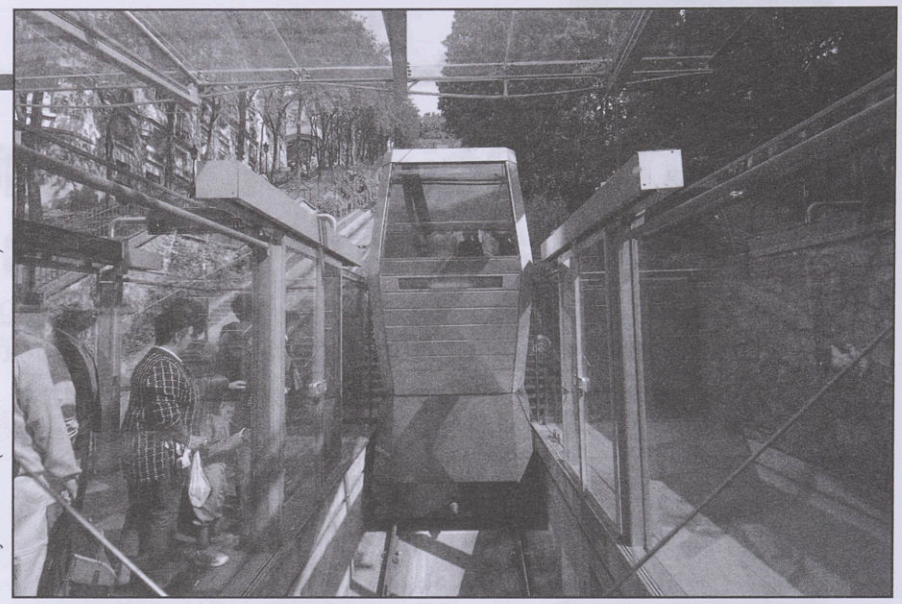
Sur ces 482 dossiers, 177 victimes ont porté plainte. À la fin 2006, soixante condamnations avaient été prononcées, quarante-cinq dossiers classés sans suite (25 % des plaintes). Les procédures judiciaires sont lentes et certains dossiers sont classés en raison de la non reconnaissance du statut des victimes d'esclavage domestique en France. Il existe aussi des médiations possibles avec les employeurs.

Se signaler est très difficile : il faut souvent surmonter la culpabilité de causer du tort à des proches. Cela demande un vrai courage et une force de caractère certaine, mais le plus important est de savoir que c'est possible.

Marie Valette

❑ CCEM, 107 avenue Parmentier, Paris 11e. 01 44 52 88 90, www.esclavagemoderne.org,
Esclavage Tolérance Zéro, 8 rue de l'Académie, 13001Marseille, Tél. : 04 91 54 90 68.

La malédiction du funiculaire : il va bientôt être encore arrêté



Thierry Nectoux (www.chambrenoire.com)

Le funiculaire de Montmartre est-il maudit ? Ses usagers (six mille par jour, deux millions par an) sont-ils voués à le regarder sans pouvoir le prendre ?

Notre funiculaire qui permet de monter sans fatigue péleriner au Sacré-Cœur (ou contempler le paysage d'en haut) sera arrêté de 6 h à 14 h, tous les jours sauf le dimanche, du 15 mars au 11 avril (arrêt total jusqu'à l'heure de fin de service le mercredi 18 mars).

Ces interruptions sont dues à la révision de la cabine numéro 2, celle de droite en partant de la gare basse place Suzanne-Valadon, que la RATP a d'ailleurs enlevée dès le début de janvier.

Tout cela est plus ou moins directement conséquence de l'accident survenu le 7 décembre 2006. Ce matin-là, la cabine numéro 1 (celle de gauche) s'écrasait en bas lors d'essais à vide de résistance des câbles. Pour raisons de sécurité, on décidait de ne pas continuer à utiliser la cabine survivante bien qu'elles soient indépendantes. La RATP a fermé complètementr le funiculaire durant sept mois.

Le 1er juillet 2007, on remettait en service la cabine "deux", seulement elle, mais il fallut attendre encore un an pour que le funiculaire marche sur ses deux pattes : pose d'une cabine "un" toute neuve en mai 2008, essais en juin avec de nouveau fermeture totale du funiculaire, et enfin remise en route des deux cabines début août 2008.

Il s'agit maintenant de réviser la vaillante cabine qui eut le bon goût de ne pas s'écraser. La RATP, qui a prévenu les riverains fin décembre, a mis, comme pour les autres périodes d'arrêt, des bus de substitution pour assurer la liaison. Autre solution : grimper les 222 marches de l'escalier Foyatier ou passer par le jardin Louise-Michel. De toutes façons, c'est 36 mètres de dénivelé. ■

Culture et gastronomie d'Afghanistan rue Paul-Albert

Afghani, (contraction d'Afghanistani, monnaie afghane), telle est l'identité d'un des restaurants renommés de cuisine afghane à Paris. Masshour Youssof a racheté en 1986 ce restaurant créé en 1977 par deux jeunes Afghans ayant fui le régime en place.

Lui aussi a quitté précipitamment l'Afghanistan en 1979 (lors de l'arrivée de l'armée soviétique), avec sa femme et sa fille dans des conditions ubuesques, grâce à un charter de l'ONU affrété spécialement pour les réfugiés. Quelque temps à Paris puis la famille passera trois ans à Nevers dans un camp de réfugiés, aidée par des amis français rencontrés au cours de ses études au lycée français d'Islamabad (il a passé son adolescence au Pakistan).

Toutes ces péripéties ont un impact sur la décoration intérieure, typiquement afghane : instruments de musique, tuniques, chapeaux, cravaches, portraits, photos (dont une remarquable des bouddhas de Bamyan avant leur destruction par les talibans),…Chaque objet a son histoire. Une partie provient des achats du propriétaire pour venir en aide aux réfugiés, les autres sont des cadeaux d'amis ou de clients (médecins, infirmières, écrivains...) ayant voyagé en Afghanistan ou faisant partie d'organisations caritatives.

Shalghan Tchalow ou Ashe

Quant à la cuisine, elle est aussi typiquement afghane, à base de plats mijotés. En Afghanistan, il n'y a aucune possibilité de conservation, les plats sont donc réalisés avec des légumes et des fruits frais de saison, la cuisine de *l'Afghani* perpétue cette tradition. Sans oublier la fabrication de raviolis, un des plats typiques aussi de la cuisine afghane.

À la carte, un délicieux assortiment d'entrées à 6 € qui peut être accompagné de nan (galette de pain) au fromage à 2 € ou salades, pâtes fraîches, beignets à 4 €. Puis, onze spécialités de 11 à 13 € parmi lesquelles le Shalghan Tchalow (veau préparé avec des navets sucrés en sauce sucrée et piquante au gingembre, noix accompagnées de riz blanc), toute la finesse et la senteur de la cuisine afghane, ou encore les Ashe (pâtes fraîches avec haricots rouges, pois chiches, navets, carottes, viande de bœuf hachée, le tout nappé de yoghourt et saupoudré de menthe). Desserts entre 3 et 4 €. L'apéritif est à 3,50€, les digestifs à 4€. Excellente palette de vins rouges de 13 à 19€, rosés de 10 à 18€, mais un seul vin blanc à 19 €. Cette découverte de la cuisine afghane a été une délicieuse surprise.

Michel Cyprien

❑ Afghani, 16 rue Paul-Albert
Tél. : 01 42 51 08 72

L'association *Arcane 18* a créé un blog littéraire

Arcane 18, association de proximité autour du quartier de la Halle Saint-Pierre, créatrice d'événements culturels ou solidaires, a lancé un blog littéraire, espace de dialogue et d'échanges entre lecteurs.

Ce blog est intitulé *Attrape Cœurs*, référence au roman de Salinger et résumé du projet. Les participants sont invités à publier des chroniques sur les livres qu'ils ont appréciés, parler de leurs découvertes, de leurs coups de cœur, faire des critiques, donner même des notes (de 1 à 5). Ils peuvent aussi écrire sur des rencontres avec des auteurs, des événements littéraires, donner des informations sur la chaîne de fabrication des livres, le travail du traducteur, de l'imprimeur, de l'éditeur, du libraire…

Espace de libre expression et de partage de points de vue, le blog est ouvert à toute forme de littérature y compris les livres pour enfants ou les audio-livres.

Avec ce blog, *Arcane 18* a franchi un nouveau pas dans la promotion du livre. Déjà, depuis plus d'un an, l'association organise des *Circul'livres* tous les troisième dimanche de chaque mois, de 10 h à midi, à l'angle des rues Feutrier et André-del-Sarte. Des tréteaux débordant de livres tamponnés au sigle de l'opération, on en choisit quelques-uns, on les lit, on les rapporte (ou on les dépose ailleurs, n'importe où) et cela circule.

❑ L'adresse du blog :
http://www.attrape-coeurs.fr

L'Écosse à Montmartre du 12 au 14 févier

Concerts le vendredi 13 et défilé le samedi 14 à 11 h.

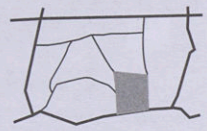
L'Écosse à Montmartre. Les Highlands sur la Butte. Comme tous les deux ans, à l'occasion du Tournoi des six nations et quand le match France-Ecosse se déroule chez nous, les clans arrivent.

Le festival *L'Écosse à Montmartre* est organisé par l'association *Un village dans Paris : Montmartre* que préside Michel Cadin et par *Friends of Scotland,* en partenariat avec la Région, la Ville et la mairie du 18e. Pendant trois jours, les kilts sont de sortie, les fifres et les cornemuses résonnent, les chardons fleurissent sur le pavé et le whisky coule à flots.

Cela commence sérieusement le jeudi 12 février par un forum (10 h à 12 h 30) sur le développement durable et le modèle "green growth" écossais. Cela continue plus joyeusement avec un concours de dégustation de whiskies à partir de 17 h.

Le vendredi 13, concert en plein air avec les bagads de Lann Bihoué et de Lothian et avec le *Borders police pipe band of Edinburgh* à partir de 16 h en haut de la Butte. Puis "Scottish thistle night" à la mairie (le thistle, c'est le chardon bleu, qui est à l'Écosse ce que la rose est à l'Angleterre et le coq à la France).

Samedi 14 février enfin, défilé à partir de 11 h entre l'esplanade du Sacré-Cœur et la place des Abbesses : confréries montmartroises, groupes folkloriques et musiciens. De 11 h à 17 h, les *Terra Crom,* compagnie de musiciens, chanteurs et danseurs français spécialisés dans la reconstitution des fêtes écossaises médiévales animera le quartier des Abbesses : cracheurs de feu, lutteurs, combattants à la pique et au bâton, conteurs et bonimenteurs au programme. À 18 h 30, clôture des festivités avec retraite aux flambeaux. Essai transformé. ■



Square Léon : fermeture la nuit, à partir de 23 h 30 dès le 2 février !

Ces restrictions d'horaire dans un jardin qui, depuis sa création en 1990, avait toujours été ouvert jour et nuit suscitent toutefois interrogations et protestations d'usagers.

Noël Monier

L'entrée du square, rue Polonceau, et l'allée centrale.

Le square Léon, le grand espace vert de la Goutte d'Or, seul de Paris à rester ouvert 24 heures sur 24, devra désormais fermer la nuit, entre 23 h 30 et 8 h 30 et cela dès lundi 2 février. Finie "l'exception culturelle" mais pas tout à fait puisque les squares de la capitale ferment à 20 ou 21 h l'été et même à 17 h 45 l'hiver. Sa spécificité a été prise en compte.

La décision, prévue déjà depuis plusieurs mois (voir *Le 18e du mois* de novembre), a été officiellement annoncée le 20 janvier par le maire Daniel Vaillant lors d'une réunion publique d'information.

Le square a été créé en 1990 sur le plateau Polonceau à la place d'une friche surnommée "le démol" par les habitants. Il avait été décidé de l'ouvrir sur le quartier et donc de le laisser ouvert jour et nuit, d'autant plus qu'il est traversé par une large allée piétonne reliant les rues Cavé et Polonceau. Seul espace vert du secteur, il avait été immédiatement très fréquenté. Toutefois, la nuit, des bandes de jeunes y menaient grand bruit excédant des riverains, tandis que des trafics et deals s'y déroulaient.

Déjà en 1999...

Devant cette situation, en 1999, on avait installé des grilles autour du square et des portails cadenassés la nuit. Certains y avaient vu une "provocation" et quelques semaines plus tard, ces portails avaient été fracassés. Les grilles sont restées, mais on n'avait plus jamais tenté de fermer les portes. On ne l'a pas fait lors des récents travaux de réhabilitation (avril 2006 à avril 2007). Assez "minéral" à sa création, le square a été totalement refait : agrandi (6 200 m²), reverdi (180 arbres et arbustes, deux pelouses) et réaménagé avec jeux d'enfants, terrains de balle, tables pour jeux de société…Coût 1 300 000 €.

Or, plus de 100 000 € ont été dépensés depuis pour réparer les dégradations (ampoules fracassées, tables de jeux démolies, végétaux déracinés, fontaine à l'entrée plusieurs fois cassée, maisonnette des jardiniers détériorée…), un record absolu pour les jardins parisiens. De plus, selon les agents de surveillance et d'entretien, il y a eu jusqu'à 177 agressions (verbales ou même parfois physiques) en un an à leur rencontre.

Décisions de la municipalité

La municipalité a donc décidé de prendre des mesures. On va surélever l'éclairage, actuellement à 4 mètres de hauteur, le porter à 9 mètres en espérant que ce sera assez haut pour être à l'abri des casseurs d'ampoules (coût 38 000 €). On va installer des portillons bas, comme dans les autres squares, y compris aux deux entrées de la grande allée centrale rue Polonceau et rue Cavé, ce qui évitera les intrusions de chiens et les passages "en rodéo" de vélos et même de motos et empêchera également des "fuites" dans la rue de petits enfants ayant échappé à la surveillance familiale (coût 25 000 €).

Mais la mesure essentielle, c'est la fermeture la nuit des portails, y compris aux entrées de l'allée centrale. «*Cette restriction d'horaire ne concernera pas le public d'habitants et de jeunes du quartier car, convenons-en, l'usager ordinaire d'un espace vert n'a plus rien à faire dans un square passé 23 h 30. Ce sera au contraire l'occasion pour tous de se réapproprier le lieu de façon sereine* », a souligné le maire le 20 janvier.

Une réunion houleuse

La sérénité toutefois n'était pas à l'ordre du jour de la réunion. Les responsables de la plupart des associations de la Goutte d'or brillaient par leur absence. Les vingt-et-une organisations réunies dans la *Coordination inter-associative Goutte d'Or* avaient déjà fait savoir qu'elles n'étaient pas favorables à la fermeture (*18e du mois* de janvier) considérant que cela allait contre l'histoire et la vision de la vie dans le quartier. Réclamant une poursuite de la concertation, elles n'avaient pas souhaité participer à une réunion de simple information.

En revanche, une soixantaine de jeunes du quartier étaient venus. Spontanément ? Avertis par les annonces distribuées dans les boîtes aux lettres ? Par le bouche-à-oreille ? Massés au fond de la salle (le préau de l'école Cavé), ils ont repris avec leurs mots, leur virulence un peu brouillonne, les arguments des associations. Très vite, la réunion s'est transformée en dialogue entre le maire et les jeunes. Patience et fermeté d'un côté, pas mal de surexcitation de l'autre. Chacun a campé sur ses positions.

«La nuit pour dormir...»

Daniel Vaillant a eu beau dire que «*ce n'est pas une démarche punitive, c'est un pari sur le positif, ce n'est pas à vous qu'on en veut mais à certains trafiquants*». Il a eu beau souligner que «*la nuit est faite pour dormir, pour les jeunes comme pour les riverains, leurs propres parents peut-être*», et dire «*ne pas comprendre pourquoi ils revendiquaient qu'on traîne dans un square en pleine nuit*»…

Question de principe pour les jeunes peut-être. Impression d'être dépossédés. Impression aussi d'être pris pour des délinquants ? Et cet argument : «*Si vous fermez le square la nuit, quelques riverains seront plus tranquilles mais ses occupants se répanderont ailleurs et c'est tout le quartier qui le sera moins*».

Le maire a écouté. Il a prévenu que «*la décision sera appliquée sans faiblesse*» mais son adjointe chargée de la prévention et de la tranquillité publique, Myriam El Khomri, a donné ses coordonnées aux jeunes et les a convié à venir discuter de tous les points qu'ils désiraient aborder. Le dialogue n'est pas rompu mais le retour en douceur du square Léon à la "norme" n'est pas encore garanti

Marie-Pierre Larrivé

Bol d'Or, un "bol d'air" square Léon

Bol d'Or, c'est le nom de la benjamine des associations de la Goutte d'Or, créée fin septembre 2008 dans le but d'offrir un "bol d'air" aux jeunes et à leurs familles.

Fondée par des habitants du quartier, d'origine sénégalaise pour la plupart, la nouvelle structure est toutefois "*ouverte à tous sans distinction de nationalité et de couleur*". déclare son président, Oumar Sy qui, avant son installation ici en 2001, était responsable d'une association sportive et culturelle au Val d'Argenteuil.

Elle entend s'adresser aux jeunes dans le triple but de les aider à se sentir bien dans leur peau, bien dans la société, bien dans leur environnement et les aider donc à se construire un avenir. Elle ne veut aucunement concurrencer les associations existantes oeuvrant dans le même but mais M. Sy estime qu'étant eux même des immigrés, des noirs, des pères de famille dont les enfants sont les camarades de jeunes, parfois en difficulté d'être, il leur sera, peut-être, plus facile qu'à d'autres de toucher certains ados.

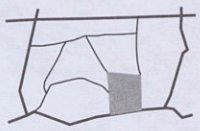
Bol d'Or a choisi comme premier champ d'action le square Léon, "centre" du quartier pour la jeunesse. Tout est prêt pour y organiser, des activités sportives : foot féminin, "tennis-ballon" et "speed-ball". C'est un sport inventé en 1961 par un Égyptien, Mohamed Lofti : un socle, une tige métallique d'1,70 mètre de haut, un fil accroché en haut, une balle reliée au fil et on la tape avec une raquette (cela ressemble un peu à notre vieux Jokari des plages) pour jouer en solo, en simples, en doubles. Cela demande coordination et bons réflexes mais on peut apprendre à tout âge. Membre du *Bol d'Or*, champion d'Afrique, Boubou Sow se propose d'initier petits et grands en commençant par les enfants de la Polyvalente Goutte d'Or et les ados du collège Clemenceau que l'association va contacter.

Autre idée : organiser toujours square Léon, des "citoyennes-thés", réuniont de femmes dans le square autour du thé et de toutes les façons de le préparer, d'une culture l'autre.

Enfin, Oumar Sy qui travaille aux Arts Déco entend organiser des visites de Paris, ses monuments et musées.

Idées encore de soutien scolaire et d'aide à l'insertion professionnelle : le *Bol d'Or* fourmille de projets. ■

Goutte d'or



Au conseil de quartier de la Goutte d'Or : des commerces jusqu'à saturation

Beaucoup de commerces, très fréquentés, trop même parfois, et tous les problèmes suscités par une foule venue de partout. Comment "désengorger" le quartier.

Noël Monier

L'entrée du marché Dejean, côté métro Château-Rouge.

Les prix des baux commerciaux dans le quartier de la Goutte d'Or sont parmi les plus élevés de Paris. Cette information communiquée par Dominique Lamy, le président du conseil de quartier de la Goutte d'Or lors d'une récente réunion, a laissé sans voix l'auditoire qui connaît bien l'exiguïté et l'état peu reluisant de beaucoup de ces boutiques. Des prix qui s'expliquent par le taux de fréquentation et de rentabilité de ce réseau commercial particulièrement dense (un record sur Paris). En raison de la spécificité de ce réseau, qui propose principalement des produits de tradition africaine, près de 40 % de la clientèle vient de province et même de l'étranger, près de 20 % de banlieue, près de 20 % d'autres arrondissements et seulement un peu plus de 20% du 18e arrondissement.

Dans le dédale de petites rues, cet afflux de piétons et de voitures provoque un engorgement quasi constant, jusque sur les trottoirs, d'autant plus que s'y ajoute au marché Dejean quantité de petits vendeurs à la sauvette de maïs, noix de cola, produits de contrefaçon, cigarettes de contrebande, médicaments et drogues.

Vendeurs à la sauvette

Un rapport a été réalisé par des membres du conseil, afin de décrire en détail cet état de fait dans ce quartier le plus dense de Paris (1 200 habitants au km²), particulièrement jeune (le quart de sa population a moins de 25 ans), cosmopolite (on y recense quarante nationalités), et pauvre (nombreux logements sociaux et hôtels meublés).

L'économie locale est constituée de toutes petites entreprises (82 % n'emploient aucun salarié et rares sont celles qui en emploient plus de trois). Parmi ces entreprises, les commerces spécifiques de produits africains - alimentation, restauration, cosmétiques, tissus, téléboutiques - se sont multipliés en moins de deux décennies, passant de quarante à près de quatre cents. Un commerce de gros s'y est même installé dont une partie, faute de place, est stocké dans des "camions ventouses", garés là en permanence.

Situation paradoxale : les vendeurs à la sauvette prolifèrent au point de boucher l'accès aux boutiques, en particulier à l'entrée de la rue Dejean et les commerçants des boutiques en viennent eux aussi à s'inquiéter d'une telle situation.

Sur ce dernier point, représentants de la police et de la municipalité ont longuement expliqué la difficulté de ramener un peu d'ordre : difficulté des interpellations en pleine foule, peines peu dissuasives pour de si petits délits, impossibilité d'imposer une présence policière permanente dans un quartier au demeurant beaucoup plus tranquille qu'il n'y paraît à beaucoup (incivilités fréquentes, souvent bénignes, mais très peu de délits graves et de crimes).

Le"marché des 5 continents" ?

Depuis près d'une décennie, la solution proposée est la création d'un grand *Marché des cinq continents* proposant le même type de produits sur un espace plus adapté. C'était en principe prévu dans le cadre du grand projet Paris-nord-est, mais les habitants finissent par douter après tant de temps, d'autant qu'ils n'en ont guère trouvé la trace dans le projet tel qu'il est actuellement présenté (voir *le 18e du Mois* de décembre 2008).

Faute de précisions

Afaf Gabelotaud, adjointe au maire du 18e pour le commerce et le développement économique, a pourtant affirmé énergiquement que ce projet était toujours à l'ordre du jour, que les retards de mise en œuvre s'expliquaient parce que l'emplacement prévu concernent trois communes (Paris, Aubervilliers et Saint-Denis), mais qu'une convention a été récemment signée entre ces trois communes qui réfléchissent à présent au contenu même du projet.

Faute de plus de précisions, elle n'a pas semblé convaincre l'auditoire.

Marie-Odile Fargier

Travaux rue Doudeauville : ça commence en février

C'est début février que commence la première phase du réaménagement de la rue Doudeauville. Initialement prévu en décembre 2008, c'est avec deux mois de retard que ce coup d'envoi a été lancé.

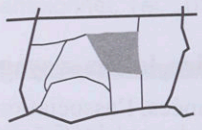
Les travaux se dérouleront donc jusqu'en décembre 2009 et la circulation sera fermée (sauf aux riverains et aux véhicules de livraison et de secours), tronçon par tronçon à mesure que les travaux avanceront.

La première phase concernera la partie comprise entre la rue Marx Dormoy et la rue Stephenson (3 mois et demi de travaux entre février et mai) ; deuxième phase, le réaménagement de l'axe entre la rue Stephenson et la rue Léon (deux mois et demi de travaux entre mai et juillet) ; la troisième entre la rue Léon et la rue des Poissonniers (entre août et mi-septembre) ; la quatrième phase concernera la partie située entre la rue des Poissonniers et le boulevard Barbès de la mi-septembre à la fin octobre et enfin la dernière phase s'attaquera à la partie de la rue Doudeauville qui relie le boulevard Barbès à la rue de Clignancourt (durée un mois et demi de travaux jusqu'à décembre 2009).

Ces travaux ont plusieurs objectifs : la sécurisation des déplacements piétons grâce à des trottoirs élargis et des traversées plus courtes ; la réduction de la largeur de la voirie à une file de circulation ; la plantation de 34 arbres (22 pommiers pyramidaux et 12 chênes verts) ; la rénovation de l'éclairage public ; la réorganisation des stationnements et la rénovation de la chaussée qui par endroits est très dégradée.

Une vraie «*cure de jouvence*», assure la lettre d'information que les riverains ont reçue pour l'occasion. ■

Simplon



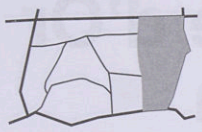
"Troc livres" mensuel chez Simplon en fêtes

Vous l'avez lu et relu, ce livre, vous l'avez en double, cet autre livre… aux autres maintenant d'en profiter. Vous rêviez de le lire ce roman… le voici maintenant, il est à vous.

L'association *Simplon en fêtes* fait de ce rêve une réalité, elle organise en cette nouvelle année un "troc livres" chaque troisième samedi du mois , de 9 h 30 à 12 h 30 dans son local, *La Chardonnière*, 44 rue du Simplon. On vient avec un livre ou deux, on les donne et on en emporte d'autres ou bien on les laisse pour constituer une bibliothèque. Simple et de bon goût.

Le premier troc a eu lieu samedi 17 janvier. Le prochain, c'est samedi 21 février.

Déjà, dans l'arrondissement, il existe deux autres opérations similaires. L'association des *Jardins d'Éole* et la régie de quartier La Chapelle organisent un "troc livre" sur l'esplanade des jardins, également le troisième samedi du mois mais de 13 h à 17 h. D'autre part l'association *Arcane 18* en organise également un, baptisé *Circul'livres*, le troisième dimanche de chaque mois, de 10 h à midi à l'angle des rues Feutrier et André-del-Sarte. Pas de problème donc pour les fréquenter tous. ■



Espoir 18, au service des jeunes de 6 à 25 ans

Du «Pôle Sud» au Maroc, au Sénégal et au Burkina Faso en passant par La Chapelle, une association pour motiver, impliquer et redonner l'espoir.

Accompagnement scolaire, jeux, activités sportives, vidéo, musique, danse, théâtre, ateliers cuisine… *Espoir 18* est au service des jeunes de 6 à plus de 25 ans pour les motiver, les socialiser, les aider à surmonter les difficultés et à réussir leur vie.

Espoir 18, une des six organisations réunies dans le collectif *Pôle Sud* qui se partagent les locaux du 37 rue Pajol, est née en 2002, créée par un groupe d'animateurs et travailleurs sociaux dont Jérôme Disle qui en est président. À cette époque, Jérôme travaillait au centre de loisirs Guadeloupe qui accueillait des pré-ados mais qui devait les larguer dans la nature le jour de leurs 14 ans. D'où l'idée de créer une structure pouvant les suivre ces jeunes et continuer à leur offrir des activités, d'où la naissance d'*Espoir 18*, ouvert à tous les habitants du 18e mais plus particulièrement ceux de La Chapelle.

Soutien scolaire, loisirs, voyages

Au fil des années, l'association a élargi le champ de ses bénéficiaires, les 14 ans de 2002 continuant à la fréquenter tout en prenant de l'âge. De plus, autrefois hébergée à l'intérieur des bâtiments Pajol mais expulsée des lieux quand la rénovation de cet espace a démarré, *Espoir 18* a intégré en 2005 le *Pôle Sud* logé là officiellement par la mairie. Celle-ci lui a demandé en contrepartie d'assurer du soutien scolaire pour les petits de primaire. Aussi maintenant, accueille-t-il les jeunes en trois tranches d'âge : 6-12, 13-17 et plus de 17 ans. Soutien scolaire essentiellement pour les plus petits et toutes les autres activités pour les aînés avec un volet insertion et pôle emploi pour les plus de 17 ans. 250 adhérents, garçons et filles, et une cinquantaine de bénévoles ainsi que sept salariés pour les encadrer.

Les chantiers solidaires

Espoir 18, qui organise également l'animation du quartier et participe aux fêtes de La Chapelle, s'est élancée bien au-delà de ses frontières depuis 2004 lançant des "chantiers internationaux" réservés aux plus de 17 ans.

Il s'agit d'aller passer trois à quatre semaines dans un pays et de participer avec des jeunes de là-bas à des activités de solidarité Nord-Sud. Le premier chantier s'est déroulé l'été 2004 au Maroc, dans le village d'Aït-Ikal dans le Moyen Atlas : travaux de réfection de canalisations et… spectacle de théâtre monté sur place. Pour chaque séjour, il y a en effet un aspect culturel et si les jeunes participants se contentent de manutention pour le chantier proprement dit, ils peuvent déployer tout leur savoir-faire acquis à Paris pour le volet artistique de l'aventure.

Été 2005 au Niger pour construire une bibliothèque de village, Noël 2005 au Sénégal, Noël 2006 de nouveau au Maroc, hiver 2007 dans un

DR

Lors d'un chantier au Maroc

village malien, Noël 2008 à Bamako, les jeunes d'*Espoir 18* s'apprêtent à partir fin février au Burkina Faso à Sakou, petite ville à 40 kilomètres de Ouagadougou.

Ils préparent le voyage depuis un an : réunions d'information, échange de courrier avec le Burkina et, surtout, recherche d'autofinancement du voyage. «*Les jeunes doivent fournir 100 €, c'est important qu'ils les trouvent (brocantes, repas de quartier, petits services rendus…). C'est un moyen de motiver ces jeunes souvent en difficulté, leur apprendre à se prendre en charge, éviter aussi les simples "consommateurs de loisirs", ce qui va dans le sens de toute notre action*», souligne Jérôme Disle.

Un festival au Burkina Faso

À Sakou, les jeunes de La Chapelle vont participer au festival des arts et de la culture qui s'y déroule du 12 au 15 mars, organisé par l'association Zod-Neere, ONG œuvrant pour un développement communautaire durable. Ils pourraient également aider l'association à la construction en dur de l'école de la seconde chance, créée en 1998 par Zod-Neeré et destinée à des enfants qui ont été exclus du système scolaire, certains par incapacité à suivre le cursus mais surtout pour raisons financières, les frais de scolarité étant élevés au Burkina Faso. Toutefois, *Espoir 18* qui, à chaque chantier, participe financièrement à sa réalisation, a encore besoin de trouver des fonds supplémentaires pour cela.

Plaisir, découverte des autres, implication, enrichissement personnel et… enrichissement aussi du stock de recettes de cuisine compilées depuis des années rue Pajol. De retour à Paris, on en fera profiter les autres en attendant de réaliser un livre de recettes. Le projet est en cours d'élaboration.

Marie-Pierre Larrivé

Un collège Aimé Césaire ?

Un nouveau collège est en cours d'aménagement dans la ZAC Pajol, dans l'ancien bâtiment en pierre des messageries. Il devrait ouvrir à la rentrée de septembre 2009. Quel nom lui donner ? La décision est collective et l'Éducation nationale a en général le dernier mot mais déjà Daniel Vaillant a émis une proposition : lui donner le nom d'Aimé Césaire, le grand poète martiniquais qui est mort l'été dernier. Il a annoncé cela lors de la cérémonie des vœux de la municipalité et souligné que la rue de la Martinique étant toute proche, ce serait d'autant plus approprié. ■

Ecodair ou l' «Ordi 2.0» avant l'heure

À Cap 18, une entreprise d'insertion qui ressuscite les ordinateurs mis au cimetière et apprend à s'en servir

Ecodair, la société de retraitement de matériel informatique installée rue de l'Évangile, dans le pôle d'activités *Cap 18,* est un exemple d'intégration du handicap au travail pour le bénéfice de tous.

En décembre dernier, Eric Besson, alors secrétaire d'État à l'Économie numérique, est venu visiter les locaux et promouvoir l'opération "Ordi 2.0". Une opération menée pour faciliter l'accès à l'informatique aux ménages qui n'en sont pas équipés. Le principe : recycler et remonter des ordinateurs parmi les deux millions de machines jetées par les entreprises tous les ans. Et justement, retaper les ordinateurs, c'est la spécialité d'Ecodair.

Un coup de pouce médiatique à cette structure spéciale. Fondée en 2005, Ecodair emploie aujourd'hui 40 personnes. L'entreprise accueille une majorité de travailleurs handicapés mais remet également sur les rails des travailleurs désocialisés après une longue période de chômage. On y répare, recycle, trie, remonte «*entre 10 000 et 20 000 ordinateurs par an*, précise Laurence Croizette-Desnoyers, directrice du développement, *et en revend 5 000 par an.*»

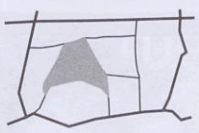
Casser la fracture numérique

Les services d'Ecodair constitue une excellente idée de cadeau, même avec un portefeuille à plat. Pour un prix modique, le matériel proposé est comme neuf et date de moins de trois ans. «*Un ordinateur portable avec un processeur de moins de trois ans pour 300 euros.*» En prime l'offre comprend l'installation, la connection au réseau, la sécurité et l'assistance téléphonique.

Un ordinateur, c'est bien. Mais après ? Car ainsi que l'explique Laurence Croizette-Desnoyers : «*S'il est important de posséder un ordinateur, il faut aussi savoir s'en servir.*» La fameuse fracture numérique. Ecodair va dès lors développer des formations destinées à ceux pour qui l'ordinateur est un mystère, en passant par les entreprises. L'État devrait communiquer auprès des grands groupes et des ministères sur ce thème. Exemple concret, un stage de formation à l'informatique commandée par la SNCF a lieu le jour même. Les premiers stagiaires d'une longue série ?

Stéphane Bardinet

Clignancourt



L'Atelier de Joseph a déménagé rue Eugène-Sue

L'Atelier de Joseph, boutique associative solidaire qui avait ouvert à la mi mars dernier au 84 rue Marcadet, a déménagé et vient de s'installer au 17 rue Eugène Sue.

C'est un dépôt-vente pas comme les autres. On y dépose vêtements, livres, bijoux, jouets, linge de maison, sacs ou tableaux…, dépôts entièrement bénévoles et gratuits. On peut aussi venir acheter ces mêmes objets et ce n'est pas cher. Mais ce n'est pas tout ni même peut être l'essentiel : le produit des ventes, l'argent qui rentre, permet de salarier des vendeurs, choisis parmi les démunis ayant besoin d'une réinsertion économique.

L'Atelier de Joseph a été fondé par Karine et Thibaut Heitz sur le modèle des boutiques solidaires fonctionnant en Angleterre. Pour ceux qui avaient pris leurs habitudes rue Marcadet, il suffit de tourner au coin et c'est à deux cents mètres, pas plus. ■

Travaux de voirie passage Ramey

Travaux de voirie passage Ramey depuis début janvier et jusqu'au 28 février avec fermeture totale de la circulation automobile du 9 au 28 février de 8 h à 16 h et neutralisation du stationnement pendant toute la durée des travaux.

Il s'agit d'élargir les trottoirs et donc de rétrécir la chaussée qui ne fera plus que 3,50 m. On doit également abaisser les trottoirs au niveau des traversées piétons et installer des dalles podotactiles à l'intention des aveugles. On doit enfin poser des potelets pour éviter le stationnement anarchique.

Le passage Ramey s'ouvre au niveau du 79 rue Marcadet et se termine en impasse par des escaliers donnant rue Ramey. La Maison des associations et le Secours populaire y sont installés. ■

Troc féminin à *Aventure exclusive*

Sacs à main, sacs de voyage multicolores, vêtements, boucles d'oreilles, accessoires de mode. Les articles sont soigneusement répartis sur les tables du bar restaurant *Aventure exclusive* jusqu'à ce qu'ils trouvent preneuses. Des miroirs sont placés ça et là et une cabine d'essayage est improvisée derrière le bar. L'assemblée est exclusivement féminine et attention : ici, il n'est pas question d'argent mais de troc, voire de don.

Effervescence est le maître mot de l'après-midi. On regarde, on touche, on essaie, on adopte ou on repose. *« Un petit conseil, gardez en main les affaires qui vous intéressent car elles peuvent être troquées assez vite.»*

Marion, 24 ans, observe sa récolte avec un air satisfait, elle arrive de Noisy-le-Grand. «*Quand j'apprends qu'un troc est en préparation, je fais un tri, ça me permet de vider mes placards et de porter des nouveaux vêtements sans en acheter.*»

Claudia est la plus âgée avec ses 32 ans et arrive de Beaumont-sur-Oise. «*J'ai pris un porte-monnaie, un haut et un sac. Je suis arrivée là en lisant un blog et j'avais envie de troquer... à cause de la conjoncture*», ajoute-t-elle en souriant.

La grande organisatrice de cette ébullition est une assistante de direction de 25 ans, Sabrina Sekoum, qui monte ces échanges pendant ses temps libres. «*On a commencé à faire ça entre amies... et puis au bout d'un moment, j'ai trouvé que ça tournait un peu en rond... Lorsqu'on m'a proposé des vêtements que j'avais moi-même troqués plusieurs mois auparavant, je me suis dit qu'il fallait élargir un peu le cercle*». Elle a donc mis une annonce sur le web en novembre dernier. Aujourd'hui, elle organise sa troisième troc-party.

La prochaine en mars

Pour que le troc se déroule sans encombre, il faut que le public soit homogène. Sabrina accepte vingt à vingt-deux jeunes femmes de 35 ans maximum, dont la taille se situe entre le 36 et le 42. D'habitude il y a des désistements. «*En général, on est une dizaine de personnes mais aujourd'hui toutes sont venues.*» Elle prévient d'emblée : «*Les participantes doivent désigner les vêtements qui sont exclusivement réservés au troc. Pour les autres, on doit être prête à les donner. Après tout, ce sont des affaires qu'on ne porte plus ...*» Les vêtements qui ne trouvent pas de nouvelles mains en fin de party sont déposés à la Croix-Rouge (voir page 6). Les trocs ont lieu tous les deux mois et la participation est gratuite. Le seul deal passé avec *Aventure exclusive* : commander un verre.

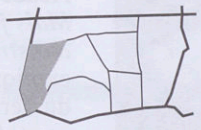
Les propriétaires des lieux, Laurent Krill et Laurence Pertuit, sont tout sourire «*Un café, c'est un lieu d'échange, de paroles ou... de vêtements,* remarque Laurence Pertuit. *Le troc, c'est ce qu'il faut en ce moment parce que les gens n'ont plus d'argent.*»

La prochaine troc-party aura très certainement lieu en mars. Alors, à l'occasion du grand ménage de printemps, préparez vos affaires et envoyez un mail à Sabrina qui vous inscrira dans sa liste de "troc'euses".

Nadia Djabali
Photo Christian Adnin

❑ Contact : • Sabrina Sekoum : ss75018@msn.com.
• Aventure Exclusive : 127, rue Championnet. Tél. : 01 42 52 77 13

Grandes Carrières



Hôpital Bichat, retour à l'ère glaciaire

Grand froid à l'hôpital : moins de 15 degrés à l'intérieur des locaux en janvier. La climatisation a gelé.

L'hôpital Bichat serait-il revenu à l'ère glaciaire ? En tout cas, il a connu en janvier un «abaissement considérable de la température». Au début du mois, lors de la semaine de grands froids, le thermomètre accusait 15 degrés seulement dans les chambres et était même descendu sous la barre des 10 degrés dans certains locaux.

Pourquoi ? Le système de climatisation qui date des années 80 n'a pas supporté le gel et a rendu l'âme. D'ailleurs, souligne Sylvaine Bardon, la secrétaire de la CGT, cette climatisation vétuste ne rafraîchit pas non plus l'atmosphère en temps de canicule et il serait grand temps de la réparer, voire de la changer.

La direction de l'hôpital en est consciente mais elle a longtemps peiné à trouver des entreprises possédant encore les pièces de rechange d'un système obsolète, et quand elle en a enfin déniché une… bang !

Une procédure de "danger grave et imminent" a été lancée dès le 8 janvier par le comité d'hygiène et de sécurité. Celui-ci s'est réuni le 15 en séance extraordinaire et il a été décidé de mettre en place un schéma directeur en vue d'une révision de la climatisation mais il ne devrait être finalisé qu'en mai et il semble qu'on ne pourra espérer une réfection globale avant… 2011. En attendant toutefois, la direction prévoit des travaux immédiatement dans les chambres des patients dont certains, cet hiver, apportent leur propre chauffage bien que ce soit en principe proscrit, vu les risques d'incendie.

Un appel au gouvernement

La situation a ému les élus, notamment les communistes. Ainsi, Nicole Borvo, sénatrice de Paris, a adressé une question écrite à la ministre de la Santé, Roselyne Bachelot, dès le 14 février, lui demandant «*ce que les pouvoirs publics entendent faire*».

Ce même jour, Ian Brossat, élu du 18e au Conseil de Paris et membre du comité de surveillance de l'Hôpital Bichat, a écrit à la ministre, dénonçant «*les sous-dotations et les plans d'économie attaquant directement les fondements de l'égalité de l'accès aux soins.*» Évoquant les récents accidents mortels survenus dans des hôpitaux, il souligne qu'ils «*devraient vous inciter à renoncer à votre politique actuelle qui organise un service minimum de soins et vous inviter au contraire à faire le choix d'une politique volontariste en faveur de l'hôpital public*». Il lui demande enfin quelles dispositions elle entend prendre à Bichat qui, dit-il, «*ne peut assumer financièrement la réfection de sa climatisation*».

Par ailleurs, toujours à l'initiative des élus communistes, le conseil d'arrondissement a adopté à l'unanimité le 26 janvier un vœu au maire de Paris lui demandant d'intervenir auprès de la ministre de la Santé pour l'inviter à prendre les mesures qui s'imposent pour mettre un terme à cette situation à Bichat. ■

18e CULTURE

Un concours d'écriture pour le *Festival au féminin* 2009

La créativité et le talent des femmes célébrés du 1er au 8 mars. Un concours d'écriture lancé en amont : texte à remettre avant le 20 février.

D'ici ou d'ailleurs, les femmes ont du talent. Pour la sixième année, à l'occasion de la Journée de la femme le 8 mars, la compagnie *Graines de soleil* célèbre tous les talents déclinés au féminin du 1er au 8 mars : théâtre, danse, films, concerts, lectures, colloque, ateliers créatifs… C'est le *Festival au féminin* 2009.

La réalisatrice d'origine algérienne Yamina Benguigui et l'écrivain Jeanne Benameur, née en Algérie d'un père tunisien et d'une mère italienne, sont les marraines de cette édition.

Graines de soleil est basée à la Goutte d'Or et l'essentiel du festival s'y déroule entre le *Lavoir moderne parisien (LMP), l'Olympic café,* l'Institut des cultures d'islam, le Centre musical Barbara et la bibliothèque Goutte d'or. Mais le café littéraire du *Petit Ney* et le théâtre de la *Manufacture des Abbesses* y sont également associés.

D'ailleurs, à l'ouverture du festival, dimanche 1er mars à 14 h, c'est à la *Manufacture* que se déroulera la lecture mise en scène du texte lauréat d'un concours d'écriture dramatique lancé en février. Ce concours est organisé par *la Maufacture*, la compagnie *Graines de soleil* et les éditions *Actes sud junior* qui publieront ce texte. Le jury du concours est présidé par Jeanne Benameur.

Ouvert aux moins de 30 ans (jeunes gens bienvenus), ce concours leur demande d'écrire un texte original destiné à la scène, d'une durée de vingt minutes au minimum : coup de rage, coup de cœur, émotion, rire… avec une petite contrainte : utiliser le mot frontière et y faire référence. Les textes (avec nom, date de naissance, téléphone, adresse postale et mail) doivent être envoyés **avant le 20 février** à l'adresse suivante : Sophie Vonlanthen, La Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron, 75018 Paris ou à sophie@manufacturedesabbesses.com.

Toujours à la *Manufacture*, à 19 h, lecture-spectacle de *Laver les ombres*, le dernier roman de Jeanne Benameur.

Retour à la Goutte d'Or ce même dimanche d'ouverture, le 1er mars : spectacle de rue avec les *Mamas,* marionnettes géantes représentant des femmes africaines dans leurs plus beaux atours, à partir de 14 heures autour du *LMP* puis, à 16 h, séance de contes avec Mimi Barthélémy (Haïti), Halima Hamdane (Maroc) et Leyla Darwiche (Liban).

DR

Mimi Barthélémy, la conteuse.

❑ Programme complet dans notre numéro de mars.

Helena Esparon, des couloirs du métro à la télévision

Sélectionnée pour pouvoir simplement chanter dans le métro, Helena Esparon s'est retrouvée en direct à la télévision, en prime-time sur W9.

Zazie, William Baldé, Jason Mraz et Grégoire. C'est aux côtés de ces stars qu'Helena Esparon, 24 ans, a chanté lors de l'émission *Station Music*. L'automne dernier, celle qui habite depuis plus d'un an un appartement boulevard Barbès décide de tenter le casting organisé par la RATP.

«*J'aime la proximité avec le public et cette mise en danger qu'il n'y a pas avec un concert où les spectateurs ont payé et donc t'écoutent forcément. Dans le métro, il faut plaire au public, l'intéresser pour qu'il s'arrête,* confie-t-elle. *J'ai joué quelquefois dans les rues autour du Sacré-Cœur et j'ai ressenti des émotions très intéressantes et très fortes.*»

Sur un millier de candidats, trois cents seulement obtiennent le droit de se produire dans les couloirs du métro. Le jour du casting, on lui apprend qu'elle peut aussi être sélectionnée pour une émission de télévision. «*Je suis restée détendue vu que je n'avais rien à perdre*». Mi-novembre, elle empoche le badge pour jouer de novembre à mars dans le métro et elle apprend qu'elle va participer, avec dix autres artistes, à l'émission " Station Music " diffusée sur W9. «*J'étais très contente et excitée. J'allais faire ma première TV.*»

Le 13 décembre, en direct devant les caméras et près de cinq cents spectateurs, elle reprend, avec sa fidèle guitare et sa voix douce, *Un point c'est toi* de Zazie qui, sans qu'elle l'ait su à l'avance, se trouve être la marraine de Station Music.

DR

Malheureusement, Helena ne participe pas à la finale entre les trois premiers. Néanmoins, elle juge l 'expérience enrichissante et en ressort satisfaite. Les liens tissés pendant l'émission lui ont permis fin décembre de faire la première partie des lauréats, le groupe LPB Club.

Si Helena Esparon n'a pas réussi à rencontrer Zazie, «*une artiste grand public et audacieuse artistiquement*», elle a été repérée par Francis Cabrel et a participé en mai dernier à ses Rencontres d'Astaffort, près d'Agen. Pendant dix jours, encadrés par des professionnels, 18 jeunes artistes vivent ensemble et composent 40 chansons avant d'en présenter une sélection sur scène. Des caméras en plus et ce serait la Star Academy! «*Je n'ai rien contre ceux qui la font. Mais j'estime qu'il faut prendre le temps de se construire et bâtir sa carrière petit à petit,* explique-t-elle devant une menthe à l'eau place du Tertre. *Puis je ne veux pas qu'on filme mon quotidien et chanter sans cesse des reprises*».

Chanter ses propres compositions

Helena, qui est née en région parisienne de parents réunionnais, veut «*construire son univers et chanter ses propres compositions*». Elle a eu la "révélation" vers l'âge de 16 ans lors d'une fête au lycée au cours de laquelle elle a interprété des chansons de Diane Tell. D'autres expériences du même type l'ont conforté dans sa décision. Et plus jeune, quand elle faisait de la danse, elle montait régulièrement sur scène : «*Je sentais déjà que j'aimais ça*».

En plus de son job, Helena va jouer jusqu'en mars, notamment devant le public des stations de métro Saint-Lazaze, Bastille ou Châtelet. Et elle espère bien mener à terme son " projet musical " : enregistrer son premier album, composé d'une quinzaine de ses oeuvres. Ses thèmes de prédilection sont nombreux : «*L'amour, la mort, le temps, l'absence, l'exil… Une souffrance ou une joie que j'ai ressenties et que j'essaie de rendre universelle*».. Ses influences : Pauline Croze, Keziah Jones, Björk, Maureen Hill, Janis Joplin, Davy Sicard… Pour la soutenir, des amis ont créé une association basée rue Lamarck, Piment Oizo.

Djimmy Chatelain

❑ www.myspace.com/helenaesparon

18e CULTURE

L'Alambic Comédie

Quinze ans de vie pour ce petit théâtre du quartier Simplon-Amiraux et, depuis quelques mois, une toute nouvelle direction.

«*Un théâtre qui distille la comédie.*» C'est ainsi que les sympathiques propriétaires de l'Alambic-Comédie présentent leur salle sur leur site internet, au demeurant fort bien conçu, ce qui n'est pas si fréquent. On ne peut que souscrire à cette formule. Car voici un lieu qui est dédié à la comédie de qualité, celle que l'on goûte plus qu'on ne la consomme.

Vous ne le savez peut être pas, mais au 12 de la rue Neuve-de-la-Chardonnière, tout près du métro Simplon, on donne des spectacles depuis plus de quinze ans. Luc et Armelle Charpentier, un couple de comédiens expérimentés, s'y étaient installés en 1993, dans ce qui était alors un hangar. Quand au début de 2008, ils ont mis en vente le local, les propositions d'achat n'ont pas manqué. Mais les acquéreurs avaient une seule idée : tordre le cou à l'art dramatique... et investir dans les fripes ou le kebbab.

Heureusement, six amis qui partagent la même passion du théâtre, et recherchaient un lieu ont eu le coup de foudre. Et les Charpentier leur ont donné la préférence. Rose et Loïs Le Du, qui sont les permanents du groupe, sont maintenant aux commandes du théâtre. Quelques travaux d'aménagement, réalisés en vingt jours sans aucune aide extérieure, un changement d'enseigne et le 9 avril l'Alambic Comédie ouvrait ses portes au public avec une… comédie, *Baba cadres*.

DR

Rose Le Du

Des spectacles pour tous âges

Le succès fut immédiat. Il ne s'est jamais démenti. La programmation n'y est pas étrangère, qui par sa diversité et son éclectisme, attire des publics mélangés, des plus petits aux plus âgés, à l'image du quartier. *Les aventures de Gabilolo, le Médecin malgré lui*, les clowns du dimanche font rire les enfants aux éclats, mais les plus grands ne sont pas en reste avec *Les bons conseils d'Elena Brocolitch* ou *Qui aime bien trahit bien*. L'accueil chaleureux réservé au public et le confort d'une jolie salle qui offre maintenant 65 places sont aussi des atouts précieux. La restauration est possible après le spectacle, à proximité immédiate du théâtre, dans deux ou trois petits restaurants sympas et bon marché. Quant aux tarifs, 9 euros pour les gens du quartier, ils sont très raisonnables.

Il serait bien que la mairie du 18e soutienne davantage ce lieu de création en le faisant connaître et aussi en prenant en considération des questions comme le stationnement et l'élargissement du trottoir très étroit devant le théâtre.

Dominique Delpirou

Halle Saint-Pierre : Martine Lusardy chevalier des Arts et lettres

Martine Lusardy, directrice de la Halle Saint-Pierre, vient d'être nommée chevalier dans l'ordre des Arts et lettres, ses insignes lui ont été remis lors d'une cérémonie le 27 janvier.

Entrée à la Halle Saint-Pierre comme chargée de mission en 1990, Martine Lusardy a été nommée directrice en 1995. Elle y a imprimé sa marque et en a fait le temple parisien de l'art brut.

Ancien marché couvert (d'où son nom) construit par un disciple de Baltard, devenu garage puis menacé de démolition, la Halle a été reprise en 1986 par la Ville de Paris pour en faire un musée essentiellement consacré à l'art naïf. En 1995 la nouvelle directrice lui donnait une orientation un peu différente et organisait (d'octobre 1995 à juin 1996) la première grande exposition consacrée à l'art brut : 400 tableaux, sculptures et objets relevant de ce genre si particulier, "brutal" et spontané, halluciné parfois, en tout cas hors normes culturelles classiques. Depuis, la collection de peintres naïfs, reléguée dans les réserves, n'est plus guère exposée et la Halle Saint-Pierre est vouée l'art brut.

Martine Lusardy a monté de nombreuses expositions consacrées à des artistes tels que Jean Rustin, Jephan de Villiers, Unica Zürn, Petra Werlé… et des expositions collectives avec la part belle aux œuvres "automatiques" ou visionnaires d'autodidactes, de marginaux, de fous, de révoltés… d'*outsiders* comme les appellent les Anglo-saxons. ■

L'année inaugurale du Centre musical Barbara : bilan en forme d'inventaire

Le centre musical Barbara, "palace" des musiques actuelles ouvert en janvier 2008, fait le bilan de son année inaugurale en forme d'inventaire ludique.

Lieu d'expositions, de concerts, de colloques et débats mais aussi et surtout espace d'accompagnement et de suivi de jeunes groupes musicaux, le centre possède des studios de répétition et d'enregistrement, une bibliothèque, des salles de réunion ouvertes aux associations, sans oublier un bar et une cafétéria appelés "mange-disque" et "scopitone".

Et donc, après un an de services, il récapitule tout ce que ses cinq étages de verre et de métal ont vu passer : 37 kilos d'oignons confits, 1 053 heures d'accompagnement, 5 322 tranches de chorizo, 101 associations, 10 109 litres de bière sans alcool, 176 groupes programmés, 402 litres de jus de gimgembre, 10 résidences d'artistes, 817 smoothies, 3 169 musiciens dans les studios, 4 644 sandwiches équitables, 100 023 programmes imprimés, 457 chococaramels, 25 partenariats, 1 026 contrats signés et… des milliers de vous !

Ne manquent que quelques ratons-laveurs. ■

Festival du Nouveau cinéma au "104"

Festival du Nouveau cinéma, du 12 au 15 février, au "104', ce lieu culturel ouvert en octobre au 104 rue d'Aubervilliers, avec des films de seize jeunes réalisateurs venus de divers pays européens.

Ce festival est organisé par Sébastien Lifshitz, réalisateur de fictions et de documentaires, en résidence au "104" depuis l'automne 2007 et qui est intervenant dans des écoles de cinéma. Il souligne les difficultés qu'éprouvent les élèves, malgré leur talent, à se faire connaître leurs études terminées.

Il s'est rendu dans des écoles d'Allemagne, Suisse, Grande-Bretagne, Pologne, Pays-Bas, Espagne, et en France à la Fémis, la grande école de la rue Francœur (18e), à la recherche de réalisateurs «*forts, impertinents, nouveaux… à l'esthétique originale*». Il a visionné près de cinq cents films et en a sélectionné une vingtaine «*de manière subjective*» mais en excluant les films de plasticiens et le cinéma expérimental. Classés en modules thématiques (portraits, documentaires, fictions, jeunesse, amours), ils seront présentés pendant le festival au public comme aux professionnels.

❑ Achat des billets (5 € ou 3 €) aux guichets du "104' de 12 h à 19 h.
ou en ligne : http://billeterie.104.fr/online.

Courts-métrages avec les enfants de *Môm'artre*

Festival de courts métrages dimanche 15 février au *Cinéma des cinéastes* avec les enfants de *Môm'artre* comme spectateurs et membres du jury : ils vont visionner des films mettant en scène des jeunes de leur âge et décerner un Grand prix et un prix d'interprétation.

Ces films, ils les connaissent déjà. Depuis quatre mois, sous l'égide de Nicolas Cambois, assistant réalisateur et père d'un enfant fréquentant les ateliers de *Môm'artre,* l'association a organisé des séances de projection, deux par semaine, suivies de débats. Il s'agissait d'éveiller les enfants au cinéma, sa diversité, son histoire, de les sensibiliser à une approche de l'image en leur proposant de porter un regard critique sur ces films.

Les enfants ont ainsi vu une douzaine de films. Ils en ont sélectionné quatre pour un programme d'environ une heure et demie.

Dimanche 15, de 10 à 13 h, projection, délibération, palmarès dans un *Cinéma des cinéastes* décoré pour l'occasion par les enfants qui ont également réalisé l'affiche du festival.

❑ Môm'artre, 2 rue de la Barrière blanche.
Cinéma des cinéastes, 7 avenue de Clichy.

27 février : des poètes à *Résonances*

La Compagnie *Résonances*, installée dans le quartier Porte-Montmartre, organise chaque mois, le dernier vendredi, une rencontre avec des poètes, qui disent leurs textes et dialoguent avec les participants. Et il s'agit souvent de grands poètes. Ainsi, vendredi 27 février à 20 h, on rencontrera Guy Goffette (dont on peut lire des œuvres dans la collection *Poésie* de Gallimard) et Florence Pazzottu. (8 rue Camille-Flammarion.)

Concours de chansons pour le Printemps des poètes

Composer la musique d'une chanson en amont du *Printemps des poètes* 2009 qui se déroulera du 2 au 15 mars sur le thème du rire : Andrée Chedid a écrit un poème, il faut en faire une chanson. Les compositions doivent être adressées avant le 15 février aux organisateurs. Un jury présidé par le petit-fils de la poétesse, le musicien Matthieu Chedid, choisira le lauréat. La chanson sera diffusée à la radio lors du *Printemps*.

❑ concourschedid@printempsdespoe tes.com

18e HISTOIRE

2009, "année Boris Vian"

Il y a cinquante ans mourait Boris Vian, le romancier de L'écume des jours et de L'arrache-cœur. Il habitait dans le 18e, passage Véron, à côté du Moulin-Rouge. Une rue du 18e porte son nom.

Il y aura bientôt cinquante ans mourait Boris Vian, le 23 juin 1959. Il avait 39 ans. Les éditeurs de ses livres ont décidé de marquer cet anniversaire en décrétant 2009 "année Boris Vian".

Il habitait alors dans le 18e, cité Véron, où il était le voisin de Jacques Prévert. Il avait participé étroitement à l'aventure des *Trois Baudets* de la rue Coustou. Ingénieur, romancier, poète, auteur de théâtre, trompettiste, critique de jazz, auteur de chansons, chanteur, scénariste, acteur, traducteur de science-fiction, directeur artistique de maisons de disques et, à moments perdus, dessinateur et peintre, cet homme aux multiples activités avait vécu à cent à l'heure : atteint depuis son enfance d'une maladie de cœur, il savait qu'il mourrait avant l'âge et ne voulait pas perdre une seule journée.

Le 23 juin 1959, il assiste à une projection privée du film *J'irai cracher sur vos tombes*, adapté d'un roman dont il était l'auteur. Ce film s'était fait sans son accord, car il avait commis l'erreur de signer un contrat imprudent avec un agent littéraire. Il détestait ce qu'il en savait. Il a longuement hésité avant d'aller à la projection au cinéma Marbeuf. Soudain, dès les premières images, il s'écroule en arrière sur son fauteuil. On crie : «Arrêtez le film !» On le transporte dans le hall – où un médecin constate le décès.

Serge de Souza

Boris à l'époque où il était trompettiste de jazz.

L'univers clos et douillet de l'enfance

Ses dix premières années avaient été un roman rose. Le grand-père avait laissé une fortune, aussi le père de Boris pouvait-il vivre de ses rentes, sans travailler. Les enfants n'allaient pas à l'école : une institutrice avait été engagée. Dans la belle maison de Ville d'Avray, puis dans la maison plus belle encore de Saint-Cloud, au milieu d'un petit parc, avec pavillon du gardien à l'entrée, les Vian ont vécu dans un univers clos, douillet, joyeux, à l'écart des bruits du monde.

La crise financière de 1929 cependant les ruine en partie et les oblige à mettre en location la grande et belle maison et à habiter le pavillon du gardien. Le père prend un emploi : représentant d'une firme pharmaceutique. Plus tard, ils réintégreront la grande maison.

Au Tabou, à la trompette, il joue du New Orleans.

Comme ses parents, Boris adore la musique mais, devenu lycéen, il arrête le piano et se met à la trompette. Pour un jeune homme au cœur fragile, ce n'est guère conseillé, mais peut-être justement ce défi a-t-il guidé son choix. Il est passionné de jazz. En 1937, à 17 ans, il s'inscrit au *Hot Club de France*, dont le rôle dans la découverte du jazz en France fut capital. Il crée un petit orchestre avec ses deux frères et quelques voisins de leur âge, parmi lesquels, à la guitare, un certain François Missoffe qui sera plus tard ministre du général De Gaulle [1].

De surprise-partie en surprise-partie, la bande des jeunes bourgeois amis des Vian vivent dans l'insouciance. Cette insouciance qu'on retrouvera plus tard dans ses romans, mais traversée par tant de mélancolie...

Ingénieur, diplômé de Centrale

1939, la guerre. Boris, à cause de son cœur, n'est pas mobilisé. Pendant la dure période de l'Occupation, les Vian souffrent comme tout le monde des restrictions. Mais on a l'impression qu'ils traversent ces années sans trop se poser de questions. Chez eux, on n'est pas pétainiste mais on ne parle pas politique. Les surprise-parties ont repris.

Boris a intégré en 1939 l'École Centrale, une des deux plus grandes écoles d'ingénieurs avec Polytechnique. En 1941, à 21 ans, il épouse une jeune fille de sa bande, Michelle. Ils ont un fils en 1942. En 1943 il est embauché à l'Afnor (Association française de normalisation). La voie du jeune "centralien" semble tracée.

Mais il s'y ennuie. Il ne reprend vie que le soir, pour la musique. Il a rencontré Claude Abadie, polytechnicien et clarinettiste, et ils ont créé un petit orchestre semi-professionnel de jazz. Ils jouent dans des fêtes privées. Le jazz est mal vu par la presse de la collaboration qui l'appelle «*musique judéo-négro-américaine*», mais ils n'en ont cure. Boris planque chez lui des amis, tel le clarinettiste Claude Luter, qui veulent échapper au STO (*service travail obligatoire*, qui envoie les jeunes Français travailler en Allemagne).

Et puis c'est la Libération. Tandis que les résistants prennent possession des locaux des journaux collaborationnistes, les membres du *Hot Club de France* réquisitionnent la *Cigale*, boulevard de Rochechouart, pour y célébrer le jazz.

Un vent de liberté, de légèreté

Les années qui ont suivi la fin de la guerre furent étranges. Les journaux publient les photos atroces des camps de concentration ; la France est en grande partie détruite ; les restrictions sur l'alimentation, le charbon, les vêtements vont durer encore plusieurs années. Mais en même temps souffle un vent de liberté, de légèreté. On découvre les films américains interdits depuis plusieurs années, et le technicolor, les gamins s'enthousiasment pour le bondissant Erroll Flynn dans *Robin des Bois.* On retrouve le pain blanc et les glaces à la vanille, les femmes découvrent les bas nylon, la *Série noire* fait connaître des écrivains américains, Dashiell Hammett, Raymond Chandler, Chester Himes, qui ont inventé un genre littéraire inconnu en France.

On peut à nouveau entendre les disques d'Armstrong, du "Duke" Ellington, du "Count" Basie...

Cela culmine en 1947. Année de grands conflits sociaux, début de la *guerre froide* entre le camp de l'URSS et le camp des États-Unis, mais aussi année où, à Saint-Germain-des-Prés, dans l'effervescence, s'inventent de nouvelles fêtes, de nouvelles formes d'art.

Boris Vian en est un des princes.

Dans la querelle du be-bop

Dans les "caves" de Saint-Germain-des-Prés, on joue du jazz toute la nuit. Claude Luter officie au *Lorientais*. Boris Vian tient la trompette au *Tabou*, rue Dauphine, où vingt couples dansent des "boogies" acrobatiques sur trois mètres carrés au milieu des tables. Ce jazz reste proche du vieux *New Orleans*. Vian admire par-dessus tout Ellington, qu'il est fier d'accueillir lorsque celui-ci vient en France.

Il a quitté l'Afnor où il était menacé de licenciement à cause de son absentéisme et de son comportement farceur. Le couple Boris et Michelle connaît des mois de vaches maigres. Michelle, qui est jolie, pose pour des publicités, elle écrit des articles de critique de cinéma. Boris publie quelques articles sur la littérature et il tient (gratuitement) une rubrique dans la revue *Jazz Hot*. Dans le grand débat du moment entre partisans et adversaires du be-bop, qui provoque une scission au sein du Hot Club de France, il est de ceux qui applaudissent Dizzy Gillespie et Charlie Parker.

Jean-Paul Sartre trône au *Flore*

Mais Saint-Germain-des-Prés, ce n'est pas seulement le jazz et les nuits blanches, c'est aussi un pôle intellectuel. Jean-Paul Sartre, le philosophe le plus en vue de ces années-là, à l'influence immense sur les jeunes universitaires, trône au café de *Flore* entouré d'admirateurs.

Ces deux mondes se croisent. Sartre, Merleau-Ponty, Camus, Raymond Queneau et leurs amis fréquentent les clubs de jazz. À *La Rose rouge*, Juliette Gréco, «la muse de Saint-Germain-des-Prés», chante *La rue des Blancs-Manteaux*, paroles de Sartre, et *Si tu t'imagines*, paroles de Queneau qui parodie Ronsard. À la *Rose rouge* également, on joue les pièces de Jacques Prévert.

D.R.

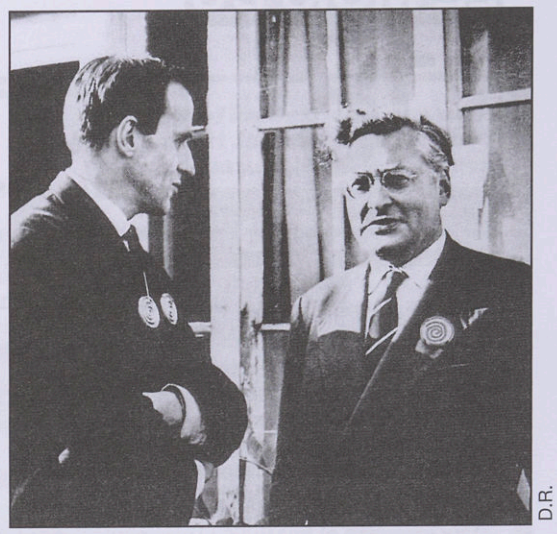
Sur la scène des Trois Baudets, Boris chante *Fais-moi mal Johnny* avec Magali Noël.

1. *François Missoffe est le père de Françoise de Panafieu, dont on sait la belle carrière politique.*

D.R.

Au bar-tabac de la place Clichy, Boris avec Ursula.

Manciet.



D.R.

***Ci-dessus :* En 1947, Jean-Paul Sartre, Boris et Michelle Vian, Simone de Beauvoir.**

***Ci-contre :* Boris avec Raymond Queneau. Ils portent tous deux l'insigne de la "Grande Gidouille" du Collège de Pataphysique.**

Boris Vian a fait ses débuts d'écrivain. Son premier roman a plu à Raymond Queneau, secrétaire général des éditions Gallimard, qui le fait éditer en 1947 : c'est *Vercoquin et le plancton*, livre encore assez superficiel, qui raconte des surprise-parties, mais où déjà l'humour se donne libre cours.

Il confie à Queneau le manuscrit d'un nouveau roman : *L'écume des jours*, livre d'un ton vraiment nouveau, qui n'a comme équivalents peut-être, dans la littérature du moment, que les romans tendres et fantaisistes de Queneau justement, *Pierrot mon ami* (1942), *Loin de Rueil* (1944). Boris Vian n'avait pas lu ces livres, il s'empresse de le faire. Il y a entre leurs sensibilités une parenté évidente. Malgré la différence de génération (Queneau a 43 ans, il a participé à l'aventure surréaliste), ils deviennent amis et le resteront jusqu'à la fin.

Par Queneau, le couple Vian se lie à Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir.

Le nénuphar dans la poitrine de Chloé

L'écume des jours commence sur le ton d'une plaisanterie de potache. Mais vite on se trouve transporté dans un monde imaginaire troublant, très cohérent, parfois cruel, où tout peut arriver. Le roman raconte l'amour de Colin et Chloé, c'est une fête insouciante, mais soudain la maladie est là, un nénuphar grandit dans la poitrine de Chloé et en même temps la chambre rétrécit, la mort approche... «*Le plus déchirant des romans d'amour contemporains*», dit Queneau.

Pour construire son univers décalé, Vian joue avec les mots. Il les prend au pied de la lettre : on *exécute* une ordonnance à l'aide d'une petite guillotine, un homme *planté* à l'arrêt d'autobus prend réellement racine, un garçon de café est considéré comme un hypocrite parce qu'il utilise le *pourboire* pour manger. Il en invente également, pour désigner des objets inventés. Et puis des allusions blagueuses à l'actualité : ainsi, un des personnages de *L'écume des jours* s'appelle Jean-Sol Partre et Vian s'en moque malicieusement.

Collage de Jacques Prévert pour l'édition de poche de *L'écume des jours*.

L'écume des jours est sélectionné pour concourir au *Prix de la Pléiade*, décerné sur manuscrit. Raymond Queneau, membre du jury, soutient Boris Vian, il a obtenu la promesse de vote de Jean Paulhan, directeur littéraire de Gallimard, et de quelques autres. L'affaire, affirme-t-il, est dans la poche.

Déception : le livre de Boris Vian n'obtient que trois voix (dont celles de Queneau et de Sartre) contre neuf à *Terre du temps*, poèmes en prose de Jean Grosjean. Celui-ci mérite sans doute mieux que l'oubli dans lequel il est tenu aujourd'hui. Mais s'il a gagné contre Boris Vian, on peut penser que c'est surtout parce qu'en 1939 il avait été un copain de régiment de Malraux, membre influent du jury, et ensuite, au stalag, un compagnon de captivité de Claude Gallimard.

Paulhan, au dernier moment, s'est déjugé et a voté pour Grosjean. Boris en garde rancune.

Un écrivain américain imaginaire

L'écume des jours est édité en avril 1947 par Gallimard, chez qui Boris Vian présente peu après un autre manuscrit, encore plus déroutant, *L'automne à Pékin*. Un des personnages déplaisants du roman est baptisé "ce salaud d'Arland" : or Marcel Arland, co-directeur littéraire de Gallimard, avait fait campagne contre lui lors du Prix de la Pléiade. Un autre personnage s'appelle Ursus de Janpolent, devinez qui est visé. Raymond Queneau suggère à Boris de supprimer ces allusions. Boris ne veut pas. Résultat : le comité de lecture de Gallimard refuse *L'automne à Pékin*.

Publié aux Éditions du Scorpion, petit éditeur peu connu et sans moyens, le livre fait un flop. (Plus tard, les Éditions de Minuit en rachèteront les droits.)

Pour se remettre, Boris, en manière de plaisanterie, écrit un pastiche de la Série noire. *J'irai cracher sur vos tombes* paraît, toujours aux Éditions du Scorpion, signé Vernon Sullivan, écrivain américain imaginaire, Boris Vian n'étant présenté que comme le traducteur. C'est une histoire de meurtre, colorée d'anti-racisme.

Le titre provocateur, quelques scènes érotiques (qui peuvent paraître aujourd'hui anodines mais qui ont valu à Boris Vian un procès pour "outrage aux bonnes mœurs"), et la polémique lancée par des critiques qui ont décelé la supercherie et reconnu Vian sous Sullivan, tout cela provoque un scandale – et un énorme succès de ventes.

Boulevard de Clichy

Suivront deux autres romans magnifiques, émouvants, désinvoltes et terribles, *L'arrache-cœur* et *L'herbe rouge*, et des pièces de théâtre, des nouvelles, quelques autres polars signés Vernon Sullivan, d'innombrables articles sur le jazz, et puis des chansons, caustiques et drôles...

Sur ordre du médecin, il a arrêté la trompette. Sa santé se dégrade, il a des insomnies. «Tant mieux, dit-il, ça me laisse davantage de temps pour vivre.» Dans son ménage, ça ne va plus. Michelle et lui vivent encore ensemble , mais comme des étrangers. Elle est devenue la maîtresse régulière de Sartre. (On le sait, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir s'accordaient l'un à l'autre une totale liberté en ce domaine.) Le couple Vian se sépare en 1951, divorce prononcé en 1952.

Boris a rencontré quelques mois auparavant, à un cocktail de presse, une jeune danseuse, Ursula Kübler, qui fait partie de la compagnie Roland Petit. Ils se sont revus. Ils s'installent dans une chambre de bonne, 8 boulevard de Rochechouart (immeuble occupé aujourd'hui par Tati) puis, en 1953, au 6 bis cité Véron, à côté du Moulin-Rouge. Ils se marient en 1954. Les fenêtres de leur appartement donnent sur une terrasse, de l'autre côté habite Jacques Prévert.

Sur la scène des *Trois Baudets*

L'histoire de Boris Vian devient, plus que jamais, une histoire d'amitiés. Prévert est de longue date un ami de Queneau, qui fait admettre les deux voisins dans le *Collège de pataphysique*, société mi-blagueuse mi-littéraire. On les élève tous deux à la fonction de *satrapes*. La terrasse entre leurs appartements, au fond de laquelle tournent inlassablement les ailes du Moulin-Rouge, est baptisée "terrasse des Trois Satrapes", le troisième étant Ergé, le chien de Prévert.

Boris travaille au Théâtre des Trois Baudets comme adjoint du directeur, Jacques Canetti. Il se laisse persuader d'y chanter lui-même ses chansons. Expérience brève : sur scène, il se sent raide, mal à l'aise.

Néanmoins il enregistre, et il participe à une tournée. Il vient de créer sa chanson *Le déserteur*. C'est en pleine guerre d'Algérie, la chanson a été interdite à la radio. Durant toute la tournée, il se heurte à des chahuts organisés par des ultras de "l'Algérie française" qui le poursuivent de ville en ville. Fernand Raynaud, qui passe sur scène juste après lui, ramasse les morceaux.

Prévert donne des nouvelles du monde

Il travaille pour les disques Philips, pour établir un catalogue de jazz, puis comme directeur artistique au secteur variétés. Il écrit un opéra avec Darius Milhaud. Il est amoureux d'Ursula. Il a une crise d'œdème pulmonaire. Prévert lui dédie plusieurs de ses "collages". Il écrit des scénarios de courts-métrages pour ses amis cinéastes. Il joue dans un film de Vadim, *Les liaisons dangereuses*, avec Jeanne Moreau (au demeurant, un mauvais film). Il quitte Philips pour les disques Fontana, qu'il quitte peu après. Le 23 juin 1959, il se rend au cinéma Marbeuf pour une projection de *J'irai cracher sur vos tombes*...

Quelques mois après sa mort, il reçoit une lettre de Jacques Prévert qui lui donne des nouvelles du monde : «*...Rien de nouveau... sabrées, goupillonnées, enlevées, bellico pacifico presto les Actualités nucléo-tricolères et pétrolifèro-pétrolifères suivent leur cours. On joue toujours Hémoglobine à la Tragédie française et, à la Foire du Trône, la noce de "l'Écume des jours" poursuit son voyage dans le Train-Fantôme... Je t'embrasse, mon cher Boris...*»

Noël Monier

À l'Atelier Baby Doll, de Tennessee Williams

• 1 place Charles-Dullin. 01 46 06 49 24. Version scénique et texte français de Pierre Laville. Mise en scène Benoît Lavigne.

Tennessee Williams n'avait pas écrit ce texte de *Baby Doll* pour la scène mais pour le cinéma sous forme de scénario. L'auteur en avait auparavant dessiné les contours dans quelques pièces courtes. Le film *Baby Doll*, réalisé par Elia Kazan, est né sur les écrans en 1956. Il fut à l'époque matière à scandale et boycotté par l'Église à sa sortie puis devint un classique plusieurs fois nommé aux Oscars.

La version scénique présentée à l'Atelier «*fait appel à la fois au matériau théâtral et cinématographique, en ne conservant que les cinq personnages principaux*», écrit le metteur en scène Benoît Lavigne. Pierre Laville a respecté l'esprit et la lettre de l'écriture de Tennessee Williams, véritable poétique du désir, mélange de réalisme et de rêve qui se joue des frustrations et des solitudes des êtres.

Peter Lindbergh

Mélanie Thierry

L'histoire : 1939, sud des États-Unis, à la veille du vingtième anniversaire de celle qu'on appelle Baby Doll, jeune femme mariée à Archie Lee, exploitant de coton au bout du rouleau, ruiné, la quarantaine décadente. Archie avait promis à son beau-père de ne pas toucher Baby Doll avant qu'elle atteigne 20 ans. Archie est donc frustré à double titre. Ils vivent dans une maison qui tombe en ruine et dont les meubles sont en passe d'être saisis. Situation très précaire que Baby Doll n'accepte plus.

Archie, aux abois, décide alors de mettre le feu à la toute nouvelle égreneuse de coton de Silva Vacarro, l'immigré sicilien, le "rital", pour relancer ses affaires et parvenir enfin à satisfaire sa femme-enfant. C'est sans compter sur le désir de vengeance de Vacarro.

La pièce devient la rencontre érotique, chaotique, explosive d'une jeune femme et de deux hommes, qui les entraînera au bord de la folie, de la mort dans des amours contrariés. Ils finiront chacun de leur côté. Dans le désastre et un peu de fantaisie, *Baby Doll* est une remarquable analyse de la solitude.

Mélanie Thierry, jeune comédienne, ancienne sociétaire des cours de Raymond Acquaviva au Sudden, est une Baby Doll séduisante, pleine de grâce. Après un début hésitant, elle se remet vite en selle. Tante Rose, le charme discret de Monique Chaumette, comédienne confirmée qui avait fait partie de la troupe du TNP de Vilar... on ne s'en lasse pas. Chick Ortéga, mari ombrageux, assume avec un peu trop de violence ses choix. Xavier Gallais colle parfaitement à l'Italien déraciné.

Michel Cyprien

À l'Étoile du Nord Festival "À Court de Forme"

• Du 27 janvier au 14 février. 16 rue Georgette-Agutte. 01 42 26 47 47.

Dès la première annonce et dans une ligne choisie, le festival *À Court de Forme* donne à penser qu'il n'est pas à court d'idées ! «*Je ne programme pas des projets mais des gens, donc tout est singulier !*», rappelle Julien Kosellek. En 2004, il créait, dans un lieu de fortune à Montreuil, son festival de formes courtes du théâtre. Aujourd'hui, il organise la quatrième édition de ces "soirées patchwork", d'univers liés à la création et de tous horizons, qu'il déroule à l'Étoile du nord du 27 janvier au 14 février.

En partage, en partance, une soixantaine d'artistes amis, des compagnies, se regroupent, exposent un regard, un travail, un choix d'auteurs et d'idées «*très variées*», des préférences.

Des comédiens jouent, disent. Un réalisateur saisit des instants. Des metteurs en scène inventent. Certains adaptent. Des auteurs sont choisis, des textes repris ou regroupés. Et des musiciens accompagnent.

Le spectacle est vivant, contemporain. Julien Kosellek a invité des artistes qui, chaque soir, durant une heure trente, ont tous quelque chose à dire. «*La seule contrainte est celle du temps*», précise-t-il. Et c'est celui d'un espace qui parle du racisme, de la passion amoureuse, du fascisme, du théâtre, du «*capitalisme qui rejette les pauvres*»… Une tentative autour du poète Henri Michaux et des mots d'Aimé Césaire. Une lecture, des concerts, un premier long métrage apocalyptique mais sans effets spéciaux. La douzaine de *formes courtes* de vingt minutes chacune dessinent les spectacles qui se jouent à 20 h 30. Les "événements", eux, se vivent en quarante minutes dès 19 h.

Le *Moony Band* et ses musiciens accompagnent tous les soirs entre les formes courtes mais se produisent aussi, tout comme *Folk de Word* ou *Zaza Fournier*, la chanteuse réaliste rock'n roll avec accordéon et bande-son ! Rêves et actions scéniques en vingt propositions !

Regroupement ponctuel, mais régulier si on le peut : un "pass" permet de le faire à prix avantageux.

Claire Dalla Torre

• **3-7 fév.** : Cannibalisme tenace (Césaire). Le mage aux fiats 500 (Christian Siméon). Un presque rien (d'après Ovide).
• **Le 5 fév. 19 h** : L'espace du dedans (Henri Michaux).
• **Le 6 à 19 h** : Les charmilles et les morts (J.M. Rabeux).
• **Le 7 à 19 h** : Moony Band.
• **10 au 14** : Ce qui peut coûter la tête à quelqu'un. La brûlure du regard (ciné performance, Eugène Durif). Memento mori (G. Clayssen). Paroles affolées (Sophie Mourousi).
• **12, 13 et 14 à 19 h** : Der Lauf der Dinge (Xavier Hollebecq).

❑ Tarif unique 10 €. Pass pour l'ensemble des spectacles 20 €.

Réouverture du Théâtre Galabru
avec, pour commencer, Les Rustres, *de Goldoni*

Bonne nouvelle : après sept mois de fermeture, le Théâtre Michel Galabru rouvre ses portes, avec un programme qui paraît attirant, avec toujours une priorité au rire.

En premier lieu, une mise en scène de Michel Galabru lui-même : du 10 au 14 février (21 h 15) et le dimanche 15 (à 16 h), **Les Rustres**, du grand Carlo Goldoni, que la Compagnie Tim'Théâtre a déjà joué avec un grand succès à Drancy. Dix comédiens en costumes d'époque. Michel Galabru a trouvé dans cette troupe l'esprit, l'énergie, la drôlerie du théâtre de *commedia dell'arte* qu'il aime.

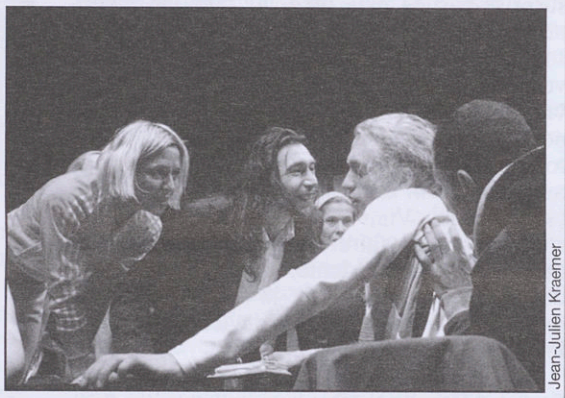
À partir du 17 février, du mardi au samedi à 21 h 15, **Les deux filles de Pedro-nerf-de-bœuf**, de Philippe Cabot.

Et à partir du 19 février, les jeudis à 19 h 30, **Constance Pittard** présente son one woman show, *Je suis une princesse, bordel !*

❑ 4 rue de l'Armée d'Orient. 01 42 23 15 85.

Au Théâtre Ouvert Entre les murs
théâtre-récit de François Wastiaux

d'après le roman de François Bégaudeau.
Jusqu'au 14 février.



Jean-Julien Kraemer

Un beau spectacle, fondé sur un travail sur le langage et sur le comique de situations, plutôt que sur une recherche de réalisme.

Entre les murs a remporté un énorme succès au cours de l'année dernière.

À l'origine, le roman d'un professeur de lettres d'un collège du 19e arrondissement, François Bégaudeau. Il a donné lieu, au Théâtre Ouvert en 2008, à une "mise en espace" de François Wastiaux. Celui-ci ignorait, à ce moment, que la réalisation d'un film était en cours, celui de Laurent Cantet qui alait être palmé d'or à Cannes, qui a dépassé le million d'entrées et qui est même nominé pour les Oscars 2009, catégorie "meilleur film étranger".

Ce succès décliné sous toutes les formes est largement dû au fait que tout le monde se sent concerné de près ou de loin par l'école, et que par là l'œuvre s'apparente un peu aux émissions de télé-réalité en vogue sur le petit écran. On nous montre le microcosme sociétal que constitue le collège quasiment tel qu'il est, si bien que chacun est libre de faire son petit commentaire sur l'Education nationale, un peu comme dans la vraie vie ! Mais l'art dans tout ça ?

François Wastiaux, lui, à travers ce nouveau spectacle, plus abouti que le précédent, échappe à toute prétention de traiter un phénomène de société et évite de tomber dans la fugacité de l'actualité. Les comédiens, majoritairement roses et blonds, jouent à la fois le rôle des élèves et du personnel d'encadrement, ce qui annihile d'emblée le clivage de l'âge, de l'origine et du statut, et qui, grâce au décor et à un jeu de scène minimalistes, déréalise à souhait la représentation au profit du comique dans tous ses états : situation, gestes, mots… Intéressé par l'oralité plus

(Suite page 21)

que par le réalisme de la relation prof / élèves, il a davantage mis en valeur l'aspect ludique des échanges des protagonistes interchangeables, évitant ainsi tout processus d'identification partial. L'insertion de certains éléments de narration dans les dialogues abonde dans ce sens.

À défaut d'un prix clinquant et creux - comme pour les "bons" élèves ! - la pièce a le mérite d'être intelligente, réjouissante et fantaisiste (ce que peut aussi être une salle de classe !) **Cendrine Chevrier**

❑ 4 bis cité Véron. 01 42 55 55 50.

Au Cirque Binet

Projet sans gravité

Du 13 au 15 février et les 21 et 22

Photo David Monjou

Ce spectacle mêle film d'animation, jonglage, théâtre d'ombres et jeu de clown. Un personnage se trouve téléporté dans un jeu vidéo et relève des défis toujours plus difficiles

❑ 62 rue René-Binet. Vend. et sam. à 20 h 30, dim. 17 h.

Au Théâtre de Dix Heures

Laureline Kuntz

"Dixlesic"

Jusqu'au 14 février

Championne de France de slam en 2007, virtuose de la joute oratoire, Laureline se lance à l'assaut dans un "1er slam woman show". Après avoir présenté son spectacle au Point Virgule, au Festival d'Avignon, au festival *Juste pour rire*, la voici seule en scène ici. Regard bleu pétillant, elle croque les mots avec gourmandise, les mitraille en une salve de textes drôles, poétiques, déroulés avec une diction parfaite. Une série de tableaux défile, sombres ou rigolos. Ne laissez pas passer cette jeune créature déjà phénomène ! **M.C.**

❑ 36 boulevard de Clichy. 01 46 06 10 17. Mardi à sam. 20h.

■ ***Également au Dix Heures :*** • **Élisabeth Buffet** (mar. à sam. 22 h) • **Isabeau de R.** (mar. à sam. 20 h 15 du 17 fév. au 25 avril).

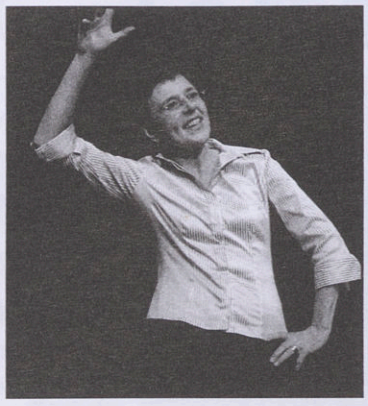
Atelier Théâtre de Montmartre

Salut mon vieux !

Cette histoire vécue d'un animateur culturel dans une maison de retraite, David Poirot jouant ses propres souvenirs, est un des succès de l'Atelier-théâtre, joué régulièrement et repris depuis janvier 2008. C'est une de ces reprises qui justifient le théâtre en question…

C'est toujours Poirot en scène et en nécessité. En riant, il se cache ou se découvre. Qu'il soit près de ces vieux à force de bout de rien au bout de tout, ou accoucheur d'insupportables vérités, ce Poirot vert vide son sac et le remplit aussitôt du blanc d'un cœur nouveau.

❑ 7 rue Coustou. 01 46 06 53 20. Les vendredis 20 h 30.



Michèle Guigon au LMP

Les "solos" du LMP

Les quatre spectacles qui se partagent en février les soirées du LMP présentent chacun un comédien seul en scène.

• ***De la race en Amérique*, par Barack Obama**, le discours prononcé par le futur président à Philadelphie le 18 mars 2008, à un tournant de sa campagne : il ne devait pas se laisser enfermer dans une image communautariste, mais il voulait en même temps affirmer les valeurs de l'anti-racisme. Il le fait en élargissant le débat et la réflexion.

Ce texte remarquablement écrit, très profond, a été édité en français. José Pliya, metteur en scène, l'a confié au comédien d'origine guadeloupéenne Vincent Byrd le Sage.

«*La première fois que je l'ai dit en entier*, raconte celui-ci, *le texte m'a tellement ému que j'ai cru ne pas pouvoir continuer*.» Le parti d'interprétation choisi écarte tout pathos. Le discours est dit de façon que les mots prennent tout leur sens, leur poids, rejoignent l'expérience et l'intelligence propre de chaque spectateur. C'est très beau.

• **Michèle Guigon, *La vie va où ?*** Cette comédienne qui a débuté en 1978 avec la compagnie de Jérôme Deschamps (les *Deschiens*) avant de monter sa propre compagnie, est cette fois seule avec le texte qu'elle a écrit autour de questions inattendues, certaines farfelues («*Combien vaut la lettre K dans le scrabble finlandais ?*»), d'autres terriblement sérieuses bien que traitées par l'humour : qu'est-ce que vieillir, que se passe-t-il quand on a un cancer du sein ? Sa réponse, finalement, est un éloge enthousiaste de la vie. Spectacle superbe d'intelligence, d'audace et d'émotion.

• **Mamane**, jeune comédien sympa qu'on a vu à la télé chez Laurent Ruquier, met en scène un travailleur immigré. «*La France, moi, j'adore !*» Pour le prouver, dès le début du spectacle, il choisit comme fond musical une chanson de Carla Bruni !

• **Philippe Le Mercier**, classiquement, met en scène des morceaux de vie quotidienne. Souvent drôle, toujours marqué par un impressionnant sens du rythme. **N. M.**

❑ 35 rue Léon. Horaires et rés. : 01 42 52 09 14. www.rueleon.net

Au Théâtre des Abbesses

La Ville

de Martin Crimp

Jusqu'au 13 février

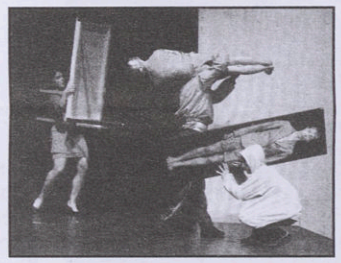
Martin Crimp s'est affirmé depuis vingt-cinq ans comme l'un des auteurs britanniques les plus importants. Sa trilogie *Face au mur* avait révélé son univers de violence urbaine et son humour grinçant.

La Ville, sur la scène des Abbesses, est un espace abstrait, sans contours ni décor. Un banc, une voisine, une enfant, un couple bobo. Autour de Claire, la femme, vont s'aimanter des récits… Sont-ils réels, sont-ils fabulés, ces enfants enfermés dans une pièce, cet autre enlevé, ce jardin placé sous surveillance ? Claire invente-t-elle ? Cette femme qui cherche à exister vit-elle tout ça ?

"*La vie est un songe et les songes sont des songes*", vieux thème baroque, vieille histoire. Celle-ci plonge dans notre monde urbain. *La Ville* va-t-elle nous heurter, nous bouleverser, nous laisserons-nous prendre à cet humour britannique que l'on dit dévastateur ?

Rose Pynson

■ ***Également aux Abbesses :*** **Öper Öpis**, *du 17 au 28 fév.* Personnage principal : le plateau en plan incliné et basculant sur lequel Zimmermann et De Perrot, avec cinq acrobates et danseurs, essaient de jouer leur pièce, entre burlesque et fantaisie. (01 42 74 22 77.)



Öper Öpis, aux Abbesses

Et aussi

■ ***Alambic-Comédie :*** • **Qui aime bien trahit bien.** • **Les bons conseils d'Elena Broncolitch.** • **Wad**, *Ma vie n'est pas un sketch*. (01 42 23 07 66.)

■ ***Ciné-13-Théâtre :*** • Une adaptation de **Roméo et Juliette.** • **Hamlet.** • Le 8 février, **L'assemblée des femmes**, d'Aristophane. (01 42 54 15 12.)

■ ***Funambule de Montmartre :*** • **Sur la plage abandonnée.** • **Je serai toujours là pour te tuer.** • **Drôle de nuit.** • **Brassens, Brel, Ferré**, jusqu'au 4 fév. (01 42 23 88 83.)

■ ***Manufacture des Abbesses :*** • **Je m'sens pas belle.** • **Quand le monde était vert** (la fable du chef indien). • **Disco Pigs**, jusqu'au 14 fév. • **Pourquoi j'ai mangé mon père**. (01 42 33 42 03.)

■ ***Théâtre Pixel :*** • **Bet up Club**, de Bukowski. • **Noussou la dernière victime.** • **Ventre.** • **Zapping.** • **Gore** ("les Monthy Pythons de l'horreur"). • **Tu m'aimes comment** ? • **Les dimanches de l'humour**. (01 42 54 00 92.)

■ ***Sudden :*** **Les Bons Becs en voyage de notes**, spectacle musical, jusqu'au 15 fév. (01 42 62 35 00.)

■ ***Le Trianon :*** **Hair**, comédie musicale, jusqu'au 28 mars. (01 44 92 78 04.)

Cinéma à l'ICI : Youssef Chahine

À l'*Institut des cultures d'islam*, hommage à Youssef Chahine, le grand réalisateur égyptien décédé en juillet dernier, avec projections de sa trilogie autobiographique, trois mercredis de suite à 19 h 30.

• Mercredi 11 février : *Alexandrie pourquoi ?* réalisé en 1978. Chahine raconte sa jeunesse en 1942 quand l'armée allemande de Rommel marchait sur la ville.

• Mercredi 18 : *La Mémoire* (1982). Opéré à cœur ouvert, un cinéaste revoit sa vie.

• Mercredi 25 : *Alexandrie encore et toujours* (1989). Une réflexion sur le cinéma égyptien et sur la vie d'un metteur en scène.

❑ 19 rue Léon.

Pour les enfants

Au Funambule

Jojo le clown

Jusqu'au 28 mars

Un funambule au théâtre du Funambule… Normal. Le funambule c'est Jojo, clown magicien de son état, et malheureux : il a perdu ses pouvoirs et doit remplacer le funambule du cirque alors qu'il a le vertige !

Il déboule sur scène et rien ne va plus. Heureusement les enfants sont là pour le rappeler à l'ordre et l'encourager, surtout quand il exécute son grand numéro de funambule (équilibre sur fil de fer avec des chaussures longues de 40 cm, magie sur fil, petit vélo sur fil…), malgré son terrible vertige. Grâce aux enfants, il va réussir ses tours de magie et, après bien des péripéties, il retrouvera ses pouvoirs et la formule secrète.

❑ 53 rue des Saules. Merc. et sam. à 14 h. Tél. 01 42 23 88 83.

■ ***Également au Funambule :*** • **La fourmi ayant chanté tout l'été**, jusqu'au 18 mars. • **La princesse et le plombier**, jusqu'au 28 mars.

■ ***À l'Alambic :*** • **Gabilolo** (de 2 à 9 ans). • **Les farceurs** (farces du Moyen-Âge, à partir de 7 ans), jusqu'au 14 fév. (01 42 23 07 66.)

■ ***Atelier théâtre de Montmartre :*** • **Le bisou de la sorcière.** • **Gnomino, l'aventurier de la forêt.** (01 46 06 53 20.)

■ ***Ciné-13 Théâtre :*** **Noémie et les tableaux magiques.** (01 42 54 15 12.)

■ ***Manufacture*** : **Je vois des choses que vous ne voyez pas**, jusqu'au 22 fév. (01 42 33 42 03.)

■ ***Pixel :*** **Expédition montagne choco** (3 à 7 ans). 01 42 54 00 92.)

■ ***Sudden :*** • **Wolfi le petit Mozart**, jusqu'au 29 mars. • **Les aventuriers de l'armoire oubliée**, jusqu'au 20 mars. (01 42 62 35 00.)

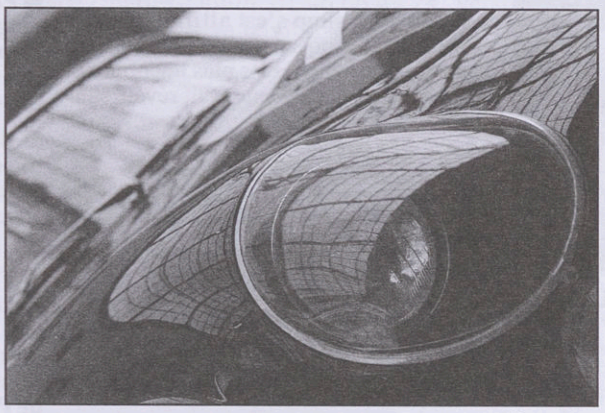
LE MOIS DU 18e Expositions

Little Big Galerie Patrick de Dumast et les photographes de l'agence ANA

L'excellente *Little Big Galerie* présente, depuis plusieurs mois, des expositions de photos d'un grand intérêt. Il ne faut pas être découragé par l'exiguïté du local : les expositions continuent à l'étage.

Du 6 au 28 février, on y découvrira un photographe dont l'un des terrains de travail est le monde des automobiles anciennes : Patrick de Dumast. Ces jeux sur la géométrie des reflets, dans des images qui en deviennent parfois presque abstraites, ont quelque chose de fascinant. Patrick de Dumast a réalisé aussi tout récemment un travail sur la Tour Eiffel, et il a présenté en 2008 au Sénat une exposition "Horizons en Camargue". Il est toujours resté fidèle à l'argentique, avec de plus en plus une préférence pour le noir et blanc.

L'exposition des photographes de l'agence ANA que la galerie présentait en janvier est prolongée jusqu'au 6 février, et peut-être au-delà. Il s'agit de petits formats, vendus à des prix d'ailleurs très accessibles, extrêmement précis et soignés, ce qui ne les prive pas de sensibilité.



Ci-contre, photo de Patrick de Dumast.

En-dessous, une photo de l'expo de l'agence ANA.

L'agence ANA a été fondée dans les années 80 par Anna Obolensky, ancienne directrice de Magnum. Il ne s'agit pas d'une agence d'actualité, mais les photographes d'ANA parcourent le monde pour découvrir les paysages et surtout les façons de vivre des hommes d'aujourd'hui.

❑ 45 rue Lepic. 01 42 52 81 25. Mardi à dimanche de 14 h 30 à 19 h 30. Samedi 11 h à 19 h 30.

À l'Hôtel de Ville Prévert, Paris la belle : maintenant l'exposition est aussi sur internet.

La grande exposition sur Jacques Prévert, présentée par sa petite-fille, Eugénie Bachelot-Prévert, est à l'Hôtel de Ville jusqu'au 28 février.

Parallèlement, chacun peut voir, sur prevert.paris.fr, une exposition virtuelle reprenant l'essentiel des œuvres et des commentaires. Elle restera en ligne après la fin de l'exposition.

Toutes les facettes de l'œuvre de Prévert sont là : poète, scénariste-dialoguiste de cinéma, auteur de théâtre, et ses "collages"… Son parcours artistique, du surréalisme à sa complicité au cinéma avec Marcel Carné ou, en dessin animé, avec Paul Grimault. Sa démarche politique, depuis le *Groupe Octobre* à l'époque du Front populaire jusqu'à sa lutte contre les bagnes d'enfants et son soutien aux militants noirs américains. Son lien avec Paris, depuis son enfance dans le 6e arrondissement jusqu'à ses vingt-deux dernières années à Montmartre, cité Véron, où il était le voisin de Boris Vian (voir page 18).

Photos, documents, manuscrits, extraits de films, chansons… et l'on peut entendre Prévert dire lui-même ses poèmes.

Un livre-catalogue de l'exposition est publié chez Flammarion.

❑ Jusqu'au 28 février. Hôtel de Ville, salle Saint-Jean. 15 rue Lobau. Entrée libre.

Au Centre Binet Les collages de Léo

Collages à partir de magazines, journaux et papiers divers. Les assemblages de découpages et les montages donnent naissance à des patchworks de couleurs et d'univers joyeux. Des ateliers seront animés par l'artiste samedi 7 et samedi 14 février à 15h. Les réalisations des participants viendront compléter l'exposition de Léo.

❑ 66 rue René-Binet. Du 2 fév. au 7 mars. 01 42 55 69 74.

Ont collaboré aux pages "Le mois du 18e" : Cendrine Chevrier, Michel Cyprien, Claire Dalla Torre, Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier, Rose Pynson.

Au Centre musical Barbara Gersende Crepel

Jusqu'au 8 février

Peintures et encollages de Gersende Crepel, une jeune artiste habitant la Goutte d'Or qui détourne pages de journaux et affiches décollées pour réinventer des images personnelles mais gardant les traces de ses supports.

Elle dispose au Centre d'un vaste espace mais jusqu'à présent, elle avait beaucoup exposé dans la rue. «*Normal de retrouver les murs mêmes où ont été dénichées les matières premières de mes œuvres*», dit-elle. Aussi a-t-on pu voir récemment ses encollages entre rues Myrha et Stephenson, autour de l'église Saint-Bernard… Entre abstraction et réalisme, Gersende Crepel privilégie «*l'organique*», figures humaines ou plantes.

❑ Hall du centre Barbara. 1 rue Fleury. 11 h à 20 h du mardi au samedi. 14 h à 19 h le dimanche.

Portraits d'habitants du quartier Simplon

Photos de Pascale Jausserand

Du 13 février au 13 mars

L'association AIDDA a entrepris en juin dernier, lors de *Z'amiraux z'en fêtes,* fête du quartier Amiraux-Simplon, un travail photographique auprès des habitants et avec eux, travail qui se poursuit, destiné à la promotion d'une "autre image" du quartier et l'implication des habitants. Elle expose en février une première série de portraits réalisés par Pascale Jausserand. Ses photos s'accompagnent d'images de la fête prises par les habitants.

Deux lieux d'exposition : l'Espace LEA, 147 rue de Clignancourt, et la Chardonnière, 44 rue du Simplon.

Galerie L'Art de Rien

Vivre libre

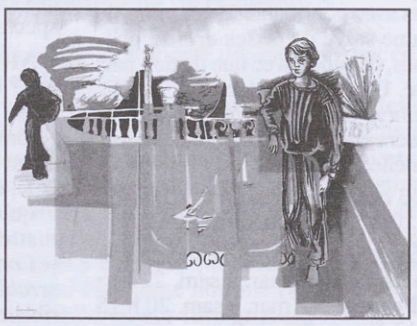
Jusqu'au 8 février

Dessins et sérigraphies de Thierry Guitard et collages d'Helyet Bess.

Illustrateur (*Libération*, *Rock 'n'Folk*, *New Yorker*…) à l'humour décalé, truculent, spécialiste du détournement de l'imagerie populaire, Thierry Guitard, un habitué de la galerie, a invité à ses côtés son amie Helyet Bess, la libertaire.

Féministe, militante anarchiste dès les années 50, Helyet Bess a été compagne de route d'Action directe et cela lui a valu six ans de prison. C'est alors qu'elle a commencé à réaliser des collages. Depuis sa libération, en 1990, elle a souvent exposé mais c'est la première fois à Montmartre, où elle est née en 1930 et où elle a longtemps vécu.

❑ 48 rue d'Orsel. 01 42 52 75 84.



Nathalie Jacquounain (La Rotonde)

■ ***Galerie La Rotonde :*** Peintures et sculptures de **Nathalie Jacquounain**, née à Léningrad en 1949, installée en France depuis 1980. (28 rue Eugène-Carrière. 01 42 23 83 10.)

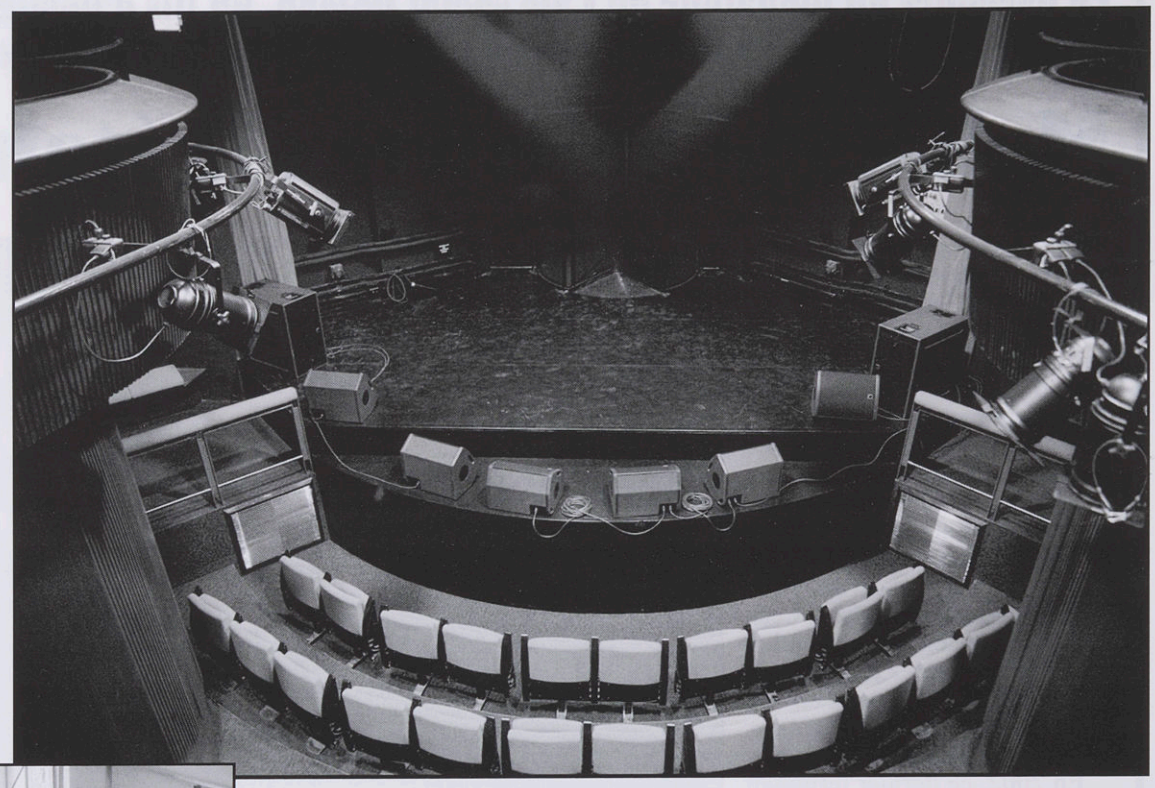
■ ***À l'ICI :*** Dans le cadre du *Festival au féminin*, l'*Institut des cultures d'islam* présente du 21 février au 8 mars des photos de la Marocaine **Fatima Mazmouz**, *Histoires de femmes*, où elle mêle analyse sociale et univers fantasmagorique. Et la Franco-Gabonaise **Cornelia Biffot** expose ses poupées de tissus ou de papier-mâché. (19 rue Léon.)

■ ***Halle Saint-Pierre :*** Du 2 février au 2 mars, **Dominique Baur** expose sous le titre "Effets du facteur éolien de l'art sur l'érosion des choses", avece des textes de Werner Lambersy. Par ailleurs, l'exposition Fred Deux et Cécile Reims continue.

■ ***Galerie 3F :*** Peintures de **Claire de Chavagnac Brugnon**, "On the way to Albuquerque". (58 rue des Trois-Frères. 06 80 38 11 89.)

Le théâtre des Trois Baudets

Photo Noël Monier



La salle de spectacle vue du balcon

• Ci-dessus : L'immeuble Art déco dans lequel est inséré le *Théâtre des Trois Baudets*.
• Ci-dessous : Le bar du bas.

Photos Théâtre des Trois Baudets

Ci-dessus : Le hall
Ci-dessous : Le bar du haut et la salle de restaurant.

Le théâtre des *Trois Baudets* rouvre en février, la salle mythique au palmarès prestigieux redevient le lieu d'art et d'essai de la chanson après plus de quarante ans de silence.

Le *Théâtre des Trois Baudets*, fondé en 1947 par Jacques Canetti, avait vu passer tous les grands de la chanson d'alors. Brel, Brassens, Béart, Serge Gainsbourg y avaient débuté. Il avait fermé en 1967. Le lieu, à l'angle de la rue Coustou et du boulevard de Clichy, était devenu discothèque, boîte de strip-tease puis totalement abandonné dans les années 90. En 2001, la Ville l'a racheté et a décidé de le faire renaître. Longs travaux, retards à répétition mais maintenant c'est gagné. *Les Trois Baudets* ont ressuscité.

De nouveau, il se consacre à la chanson francophone, retrouvant l'esprit et l'audace de Jacques Canetti mais tourné résolument vers la jeunesse et l'avenir. «*En ce temps de campagnes tapageuses, dans ce contexte très concurrentiel tourné vers le business, produire les débuts d'un artiste n'est pas rentable mais c'est un acte culturel de l'ordre du militantisme et de l'intérêt général* », souligne le directeur de la nouvelle salle, Julien Bassouls, annonçant ainsi la couleur.

Un hall d'accueil, une salle de concert de 250 places, deux bars, un restaurant : les nouveaux *Trois Baudets* vont donner des spectacles trois cents jours par an dont des matinées réservées aux enfants. Il y aura aussi des résidences d'artistes, des rencontres, des séances de dédicaces, des ateliers de composition de chansons.

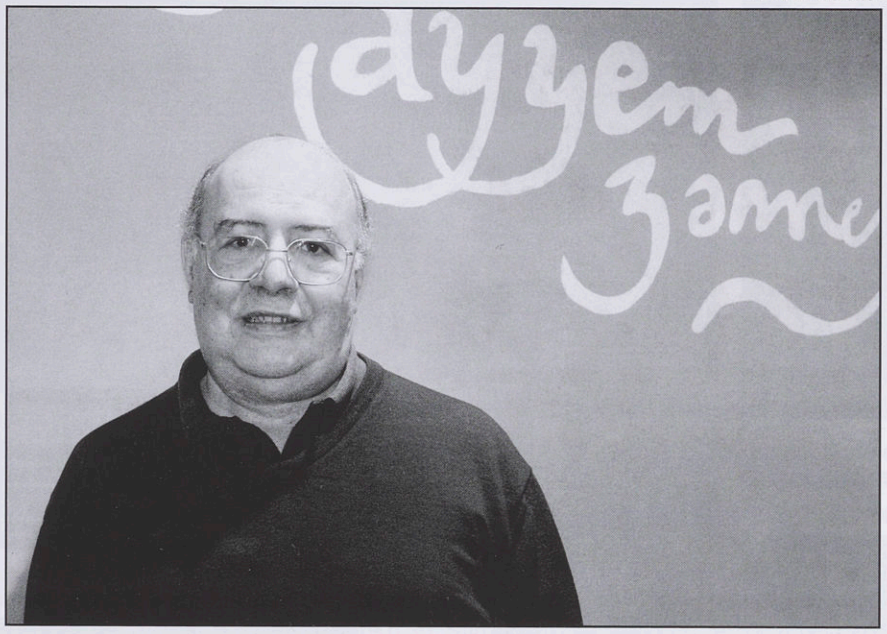
Concert d'ouverture mardi 10 février avec le groupe de Cécile Hercule au programme et *Mick est tout seul* en première partie puis ce seront des artistes tels que Nicolas Jules, Yoanna, Noof, Clarys, Karpatt, Merlot, Gaspard Lanuit, Uppercut, Barbara Carlotti, Orly Chap, les Zéphémères, Ignatus…

L'adresse de l'ancien théâtre était 2 rue Coustou, celle du nouveau est au 64 boulevard de Clichy, simple question d'angle. ■

Le parcours du fondateur du Café social Dejean, un fils d'immigrés qui a brillamment réussi et qui a voulu aider ceux qui ont eu moins de chance et qui restent seuls au soir de leur vie.

Mohamed Selmane : il était une fois...

Fouad Houiche



Tous les contes commencent de la même manière, par l'universel "il était une fois"…. Et les contes de mille et une nuits, ceux que raconte la belle Shéhérazade pour distraire son époux, aussi. Ainsi commence aussi l'histoire de *Ayyem Zamem* et de Mohamed Selmane : celle d'une rencontre avec Moncef Labidi, sociologue grenoblois et auteur d'une thèse sur la problématique de la migration notamment et celle des vieux migrants venus du Maghreb. Ceux que la France est allée chercher dans les bleds et les djebels dans les années 50. «*Ceux qui ont été à l'origine des trente glorieuses*», comme le souligne Mohamed.

En 2002, ce dernier terminait une carrière de directeur du département informatique à la Caisse des dépôts et consignations. Il préparait sa retraite : «*Je voulais rester en activité, faire du bénévolat, de préférence social.*»

De la place de Clichy à Ménilmontant

Il raconte : «*J'ai surfé sur internet et je suis tombé sur ce curieux vocable, Ayyem Zamen. On peut traduire cela, grosso modo, par "Au bon vieux temps". Et il y a dans ce terme bien sûr une nuance de nostalgie. J'ai pris contact avec Moncef Labidi qui venait de créer l'association éponyme. Moncef avait recensé la population des migrants en 1999. Il a fait tout un travail d'investigation, sur la localisation et l'implantation des migrants à Paris, dans les foyers de travailleurs, les hôtels meublés, etc. Grosso modo la totalité de cette population suit la ligne 2 du métro, de la place de Clichy à Ménilmontant.*»

C'est là que Moncef et, avec lui, Mohamed décident de passer de la théorie à la pratique : implanter deux cafés. Le premier à Belleville, le second à Château-Rouge. Des cafés "sociaux" où l'on se retrouve, comme au bon vieux temps, avec les anciens de son chantier ou de son usine, où l'on vient jouer au domino, boire un café.

On peut aussi y rencontrer des travailleurs sociaux, se renseigner sur ses droits, préparer un dossier de retraite, se repérer dans les labyrinthes de l'administration. Mais surtout on y vient et, plutôt sur son trente-et-un, rompre la solitude (voir *le 18e du mois*, mai 2008).

Mohamed, du "pays des agrumes"

Rien ne prédisposait Mohamed à se préoccuper du sort de ceux qui ont trimé pendant des années sur les chaînes de Renault, de Citroën ou sur les chantiers de France et de Navarre. Il est né à Nabeul-Hammamet, "au pays des agrumes". C'est un élève brillant. Il obtient une bourse après son bac, fait les classes de préparation à HEC à Paris, travaille à l'INSEE puis à la Caisse des dépôts. "Un big manager " comme il dit en rigolant. Une vie de cadre supérieur, marié à une française, des enfants...

À 68 ans, il est rond, affable, s'exprime à mots choisis. Mais quand il découvre la population dont Moncef souhaite s'occuper, il lance : «*Quand je les ai vus, j'ai eu l'image de mon père. Un petit agriculteur de Nabeul qui a fait des sacrifices pour que ses enfants étudient*» et qui aurait pu faire partie de ces migrants s'il avait eu l'opportunité. Il aurait pu, comme eux, être convaincu par des agents recruteurs qu'il fallait quitter sa terre aride pour le meilleur et venir pour deux ou trois ans, faire fortune et… rentrer.

On les appelait les papas-mandats

Ils sont toujours là aujourd'hui et souvent… seuls. «*Beaucoup n'ont même jamais quitté la chambre du foyer qu'ils occupaient à 20 ans*», raconte Mohamed.

Pourquoi sont-ils restés ? Pourquoi, une fois la retraite acquise, ne sont-ils pas retournés au pays auprès des leurs ? Pour Mohamed, la principale raison, c'est justement la séparation d'avec la famille : «*On les appelait les papas-mandats. Ils rentraient une fois l'an et l'image du père s'est dégradée. L'un d'eux m'a raconté : "Je suis rentré à la retraite et, un jour, un de mes gamins est venu à la maison, il hésitait sur un travail à prendre. Il venait en discuter mais ce n'est pas à moi qu'il a posé des questions. Il s'est adressé à sa mère. J'ai compris que je n'existais pas à ses yeux, alors j'ai décidé de rentrer en France"...*»

Des châteaux de sable

En 1974, le gouvernement Giscard autorise le regroupement familial. «*Certains ont fait venir leur famille. Les enfants ont grandi ici. Et maintenant il y a les petits-enfants. Alors quelle nécessité de retourner au pays ? Longtemps, ils ont dit : on va rentrer à la retraite. Ils ont fait construire au village. Mais ces maisons-là, ce sont des châteaux de sable...*»

Ainsi va la vie des vieux migrants, entre deux rives : «*Quand ils rentrent après une longue absence, c'est un autre déracinement, une immigration à l'envers, ils vivent dans des couloirs aériens. Ils restent deux ou trois mois et ils reviennent. Quand ils sont là bas, leur tête est ici avec les anciens copains de chantier, avec leur vie. Ce n'est pas évident de quitter un pays où on a investi quarante ans de sa vie. Alors ils vivent entre-deux.*»

Au café social Dejean, à Château-Rouge, rien ne transparaît de cette déchirure : le lieu est lumineux, accueillant. Sur les murs, les splendides portraits d'anciens du photogtraphe Marc Garanger disent la fierté, la dignité. Et de même, tous ces hommes âgés, élégants et rieurs, réunis autour d'un jeu de dames ou de dominos.

Les femmes aussi

Une autre population a fait petit à petit son entrée au café : les femmes. Elles non plus ne sont pas rentrées au pays, même après le décès de leur époux. Elles sont restées pour les enfants. «*Elle sont encore plus isolées que les hommes*, raconte Mohamed. *Elles sortent uniquement pour faire les courses et rentrent chez elles. Nous avons décidé de créer un pôle d'activités orienté vers elles, car on s'est aperçu qu'elles s'ouvrent difficilement sur leurs problèmes de santé.*»

Pour ce faire, une infirmière est présente deux fois par semaine pour les écouter et les orienter.

Mohamed Selmane voue désormais son temps à l'association Ayymen Zamen dont il est devenu le président. Il est fier des désormais 2500 adhérents. Il partage son temps entre les cafés Belleville et Dejean.

Et à l'occasion, il est de la partie pour visiter des endroits où les "chibanis" (les anciens, en arabe) n'ont jamais mis les pieds : la Tour Eiffel, l'Institut du monde arabe, le Musée des parfums et même… le hammam.

Aux beaux jours, des escapades sont prévues au "Mur à pêches" à Montreuil, dans ces jardins familiaux où l'association cultive un lopin. Une manière, pour les "chibanis ", de retourner à la terre.

Edith Canestrier

❑ Café social Dejean. 1 rue Dejean
01 42 23 05 03.
Ouvert lundi, mardi, jeudi et vendredi de 10 h à 18 h, mercredi de 10 h 30 à 18 h.

Directeur de la publication : Christian Adnin. Numéro de commission paritaire : 1007 G 82213 Imprimerie LM Graphie, Paris (18e)